

03

Candi de Candide

Controverse sur le transhumanisme



l'île d'en face

FUTUR LAB

03

Candide Candide

Controverse sur le transhumanisme

Collection

Controverses pour demain

Catalogue

Controverses pour demain

01

Avenir du travail

En 2050, les sujets de controverses abondent : l'esclavage des cyborgs devient monnaie courante ; tout le monde est entrepreneur à vie ; les ventes d'armes assurent l'emploi ; les îles sans travail dérivent au large, comme des voitures sans conducteur... Tous héros, tous heureux, les habitants ont parfois des doutes. Certains lancent l'alerte. Ils se dénomment eux-mêmes lanceurs d'histoires.

02

Projections transverses

L'analyse transverse des milliers de créations du futur lab donne un résultat surprenant : l'avenir a une forme de toupie qui sature tout en même temps les effets de violence, les jeux de masques, les émotions, sensations et passions intérieures, et les divergences, différences et innovations radicales. Comment comprendre ce résultat ?

03

Candide Candide. Controverse sur le transhumanisme

En 2050, CC22 a 22 ans. Il est le 22ème clone de Candide, qui, grâce aux manipulations des nanoparticules et du génome, fait fortune et maîtrise le clonage. Mais CC22 n'est pas à la hauteur des espérances candides de son père. Il se révolte par tous les moyens qu'il peut inventer. Vante l'oisiveté. Contemple. Se lie à Psalmonella. Tourne avec un âne sur les chemins noirs et les zones blanches. Change de mantra tous les jours. Grossit...

Les dossiers de l'île d'en face sont téléchargeables gratuitement sur :

iledenface.com

Pour accueillir une performance de l'île d'en face :

iledenface@gmail.com

Lanceurs d'histoires

Olivier Fournout

22 Mars 2018, pour la première mise en ligne

FUTUR LAB *Objet* : laboratoire de prospective et d'innovation chargé d'imaginer le monde de 2050. Il passe par des figurations artistiques pour représenter l'avenir. Les créations qui en émanent dessinent notre futur. Certaines sont déjà en production. Elles restent la propriété exclusive des financeurs.

Sommaire

Enfance _____ 15

Je me sculpte

L'ongle de pouce de pied

Gentilou

Petit Paris

Éros comme algorithme

Avantage à l'action

Vacances

Les pêches de mon enfance

Je m'invente des ascendances

Adolescence _____ 25

Le sommet d'Alicante
Nobel Nobel
Discussions éthiques épiques
L'Accélérateur de Métaphores
Coup de grisou planétaire
Petit Mont-Blanc
Clapet anal en poil de mammoth
Pirate sur la toile

Chut, je fais un film _____ 35

Le clone, c'est moi
Prière pour tout savoir
J'ai un clown qui me suit partout
L'ultra-post-humain
La lumière débranchée
Va faire tes devoirs
Il se comparait à Léonard
Les mots mots

Bien. Bonjour. Nous allons commencer _____ 45

Anxiogénie du gromellement
On m'appelle de plein de noms
Carpaccio à volonté
Premiers graffitis
La guerre guerre
L'esthétique cachée du monde
Vous allez manger le monde
Filer à l'anglaise
Dès que je m'arrête sur un mot
Y-a plein de gens pleins d'idées
Hypocrite
Cinéaste
Fiout-fiout !
Un don sans don

L'encyclopédie de la diversité _____ 59

A et non A en même temps
Dans une version minute, j'aboutis à quatre dates
La mathématique
La physique
Queneau
Écriture
Le jardin de mon père
La petite terre rapporta beaucoup
Les huit générations d'inventions candides
Génération 1 : combustible
Génération 2 : aliments et médicaments
Génération 3 : composites de plantes et d'animaux
Génération 4 : armes
Génération 5 : culture
Génération 6 : toile de jute
Génération 7 : l'homme

Échappatoires _____ 71

Éthique à Petite Sorbonne
Niouzes niouzes
Au cœur de la vague
Fourbu
Contre-attaque
Le nouveau brahmane
Les idiot
Et ça empirait

Vieux murs _____ 83

Corps machine
Tags et publicité
Délits d'écriture
Condamné à la blancheur
Diatextes
Reprogrammammammamme
Double C à dose exponentielle
La logique du pire acceptée vendue
Sur une île sans guerre
L'effet eau de javel dans la bouteille de coca

Jules César en paoueur-poiint _____ 93

Le test d'infaillibilité
L'ÉLOGE DE CÉSAR
MAIS, Ô ROMAINS...
MARC-ANTOINE ÉMU AUX LARMES
LA FOULE LE POUSSE À POURSUIVRE
MARC-ANTOINE N'APPELLE PAS À LA RÉVOLTE
... QU'IL EST HORS DE QUESTION QUE JE VOUS LISE
LE MANTEAU DE CÉSAR
LA FOULE SE RETOURNE CONTRE BRUTUS

Il faut se cacher pour être aimé _____ 101

Accident
De gros pingouins mazouté
Retour à la cellule
Psalmonella
Fuck my genes not me
Les joues ridées, les bras rouges et écaillés
Une mer de plumes
Graisses intimes nettoyées au karcher
Probation
L'âge des histoires

L'île d'en face _____ 113

Comme des boomerangs à la saison des amours
La plus grande beauté
Affreusement
Et de fait ça ne s'arrête pas
On remplace on réfectionne

Episode 1

Comment Candide Candide, dès son plus jeune âge, décide de grossir, et trouve ainsi le moyen de se différencier. Comment il est né d'un bout d'ongle de pouce de pied de son père. Comment il rencontre un autre clone, Gentilou, futur docteur Zoôn, avec qui il tente des expériences de futurologie appliquée. Comment la métaphysique de la petitesse détrône toutes les autres métaphysiques. Comment Candide Candide préfère les vacances à l'ingénierie du vivant. Comment les pêches de son enfance sont les meilleures du monde. Comment il s'invente des ascendances.

Enfance

Je me sculpte

L'idéal physique de mon père – petit cul, cuisses de grenouille, taille de guêpe – n'empêcha pas qu'à l'âge de raison, à la faveur d'un tremblement de tout mon être, je me misse à grossir comme un porc. À table, je mangeais comme dix. Entre les repas, je dévalisais le frigo. Dans les supermarchés, je mangeais en flânant dans les rayons et payais les emballages vides. J'embringuais l'univers dans mon métabolisme comme un dieu baroque immémorial. L'obésité fut pour moi le moyen le plus sûr de me différencier des autres. Je modifiais mon corps dans le sens qui m'était le plus facile : je gagnais de la matière sur l'extérieur. Je me disais qu'une fois devenu un bloc énorme, je pourrais me sculpter, je me redessinerais selon mon goût-batifole, d'après la forme que je souhaite, et non d'après la norme qui se reflète, par brouettes, sur les pixelles analphabètes, d'après lesquelles nous n'aurions pas d'autre vie à croquer.

L'ongle de pouce de pied

Je naquis du noyau d'une cellule d'ongle de pouce de pied de la jambe droite de mon père transféré – le noyau – dans la cellule d'une feuille de l'intérieur d'un chou de Bruxelles Shanghai pondu par le champion du monde du combiné cent mètres à pattes, à nageoires et à skis. Je

ne pouvais rêver d'une meilleure ascendance. Mon père, sans doute épuisé par ses efforts d'imagination sur la nature, m'appela CC, suivi du numéro 22, et déclara Désormais, moi, Candide, je cultiverai mon jardin jusqu'au bout, et pas celui de génitrices dont je peux me passer. Vaille que vaille, l'autosuffisance a du bon. *I am a post-industrial self-made-dady yeeee* (je suis un papa qui se fait tout seul à l'âge post-industriel yêêêê). Très vite, l'envie me pressa de me distinguer de mon père. À neuf ans, je descendis une bouteille de cabernet de Petite Napalm Valley, excellente, que je pris pour un Médoc du côté de chez grand-papa. La clinique où je poussais me renvoya dare-dare sur les plantations de mon père qui se débarrassa de moi en me greffant sur une pinède en Suisse, dans une pension pour clones de VIT, *Very Important Trees*, en français ATILA, *Arbres Très Importants en Liberté dans les Alpes*. Là je retrouvais des dizaines de clones venant de potagers du monde entier.

Gentilou

Sur le campus, nous, les clones, étions engagés dans une terrible course à la distinction. C'était à qui serait le plus performant dans les matières les plus personnelles. Je rencontrais mon meilleur camarade de classe, un autre CC, dit Gentilou, le futur docteur Zoôn, qui adorait déjà les pseudonymes et rêvait déjà du Nobel Nobel. Nous avons tout de suite sympathisé, tous deux acquis aux avantages comparés de la plaisanterie et de la futurologie appliquée, Gentilou en actes et moi en paroles. Pendant que Gentilou réussissait l'implant de tentacules d'anémones de mer sur des coquilles de petits gris de Bourgogne, j'écrivais dans ma chambre des bandes dessinées de science fiction, puis nous mettions en commun nos découvertes. Ensemble nous parvînmes à propulser sur la cime des Alpes des escargots ligotés dans des tubes digestifs ossifiés de dinosaures. Plus grave, nous envoyâmes des gastéropodes chevelus, vifs, bonzaïfés, coloniser le goulot des bouteilles d'eau de source de Suisse Romane New York du supermarché du coin, rendant malade toute la contrée, et brisant le mythe de l'eau de montagne "dernière pureté en boîte". Quand Gentilou accepta un poste de chercheur dans une clinique de notre père, il était âgé de quinze ans, déjà élève de l'université, ce qui marquait une précocité étonnante, même pour un clone de

VIT ultra socialisé, poussé à réussir dès la crèche de Petit Quartier Latin dont la directrice disait qu'elle préparait à Petit Henry IV, le lycée le plus coté de Petit Paris.

Petit Paris

Petit Paris est le lieu où vit mon père quand il est à Paris. Petit Los Angeles est le lieu où vit mon père quand il visite la Côte Ouest des États-Unis. Petit Paris est la réplique de Paris en petit mais en fait en plus grand. Je m'explique. Tout d'abord, il faut savoir que mon père applique à la ville sa conception de la manipulation : il fait des greffes, de sorte que nous buvons désormais de l'eau de Suisse Romane New York. Ensuite, il faut comprendre que Petit Paris, comme tout ce que fait mon père, est plus grand que nature, plus vrai, plus réel, plus puissant. Petit veut dire, en fait, concentré, comme il existe du concentré de tomates. Petit Paris est plus grand que Paris parce qu'un concentré de Paris à côté d'un concentré de New York — Petit New York — à côté d'un concentré de Tokyo — Petit Tokyo — à côté d'un concentré des plus beaux panoramas de mer et de montagne — Petites Seychelles et Petit Himalaya — à côté d'un concentré de religion — Petit Bénarès et Petit Lourdes — à côté d'un concentré de culture — Petit Louvre et Petit Salzbourg — à côté d'un concentré d'histoire — petite Tour de Londres — à côté d'un concentré de technologie — petits champs de jute — au total donne quelque chose de plus grand, dont chaque petit bout concentré, bien que plus petit, bénéficie de la totalité des concentrés voisins, dépassant donc l'original en grandeur et en force, en beauté, en exemplarité, en efficacité. Le bonsaï lamine la forêt. Le petit avale le grand. La partie dégomme le tout. C'est de la pure métaphysique.

Éros comme algorithme

Mon père, qui a toujours besoin d'images pour sa politique, a trouvé dans l'Antiquité grecque un partisan : Éros, le dieu grec, est tout petit, un chérubin, mais il est très puissant, il déferle sur tout, il est magique, il transmute le toc en or, le vieux en jeune, le laid en beau, le triste en

gai. Mon père a pris Éros comme algorithme, dont il a coulé une statue qu'il a plantée au sommet de ses tours dolomitiques et imprimée sur tout document sortant de ses fabriques. Petit Paris, Petite Bourse, Petit ADN, Petite Particule, Petit Éros, c'est le secret de la vie dans le petit qui domine par son incroyable pouvoir de dilatation des dimensions du temps, de l'espace et de la conscience, dit mon père. Ainsi mon père se voit-il en démultiplication perpétuelle, qu'il auto-crée, et le reste à son image, l'économie en croissance, la finance en dissémination, l'univers en expansion. Mon père et l'univers sont tous les deux des fonceurs. Une fois, ils ont fait Bang, et depuis ils grandissent. Ils attaquent. Ils gagnent sur le vide. Ils dominent. Ils vont vite. Ils brisent les mains, les os, les cous. Ils se répliquent. Ils éclairent. On n'en connaît pas les limites. Ils sont immémoriaux. Mon père est le clone de l'univers, et moi le clone de mon père, mais il y a un vice : je ne veux pas qu'entre l'univers et moi un zeste de commune mesure se glisse. Je dis Hep ! il y a une chance d'imprévu. Hep ! je suis la poussière qui fait que tout cela dévisse.

Avantage à l'action

Deux fois par an, nous fêtons nos anniversaires, Gentilou et moi, à des dates différentes. Quoique clones, nous n'étions pas nés le même jour. Je m'énervais : Comment pouvions-nous être les mêmes si nous n'avions pas la même date d'anniversaire ? Le clonage ne marcherait jamais, qu'il vienne de l'ode à l'ADN ou de la donne intellectuelle ou de la mode. Deux lecteurs de *Moby Dick*, c'est encore un de trop. Cent millions de spectateurs de *La guerre des étoiles*, c'est la déconfiture. Zoôn soutenait que j'étais bon à jeter à la casse. Il fallait me supprimer comme les adjectifs dans les phrases trop longues. Les CC n'étaient d'accord sur rien. Chacun se retranchait sur son jardin. Mais Zoôn avait un avantage dans nos disputations helvétiques homériques : il agissait, nuit et jour, en toute saison, sans loisir. Tout est question de réglage, disait-il sans relâche. Quand il inventa le marouflage crânien de nappes de clitoris et de verges de marsouins à partir d'études marketing qui avaient montré qu'il fallait coller les trucs bizarres d'abord sur les caboches – là où les gens avaient l'impression de garder un minimum de contrôle – pour

ensuite généraliser, pour une jouissance maximale, les décalcomanies charnues aux autres surfaces de la peau, j'étais en vacances.

Vacances

L'été, j'allais en vacances chez grand-papa. C'était l'époque de Montauban. Des bastides. Du château de Fondrez. Des festivals sado-masochistes dans les anciennes geôles de l'Inquisition. Des troisièmes mi-temps avec Orthez, Pau, Toulouse, Brive, Mont de Marsant où nous cassions des têtes sur le pavé que nous recollions avec de la glu à base de moelle de vosh. Une époque d'insouciance. Grand-papa en virée avec nous cassait les têtes à coups d'épigrammes, il était déjà le pire de nous tous, une vraie bête furieuse, un poseur dogmatique et brutal qui se prenait pour Voltaire. Et moi, moi qui étais le plus fier, les lendemains de bringues, je parcourais les chemins de halage en écrivant des poèmes sur les écorces de platanes et récitais Racine en bronzant sur les galets.

Les pêches de mon enfance

Je sais, je fais une fixation sur mon enfance. Les bottes de paille. Les premiers baisers sur les lèvres. La raison est que par eux je me décolle de mes gènes. J'ai fui dans les fourrages. Ninon, Anabelle et Aliénor n'étaient pas prévues par le programme. Elles sont venues à moi en-dehors de lui. Elles m'ont plu après, après l'ultime réglage, qui n'y a rien pu. Elles m'ont dévié. Vers les champs. Vers les vergers. Vers la peau de pêche du bras nu d'Anabelle, couleurs de feu sous le duvet, le soir, au couchant, dans les granges à foin, le foin dans les cheveux, quand nous soulevions le coton et que dessous, c'était doux et bon. Je croisais devant le kiosque de la Dépêche le regard d'une fille à la peau de pêche. Je la retrouvais le matin pour la cueillette, avant que le soleil réduise l'ombre en miettes sous les pêchers de mon enfance. Un grêlon marqua comme d'un suçon la peau de pêche de l'épaule de Ninon. Les pêches de mon enfance ne m'apprennent pas l'abstinence. Quand la peau se pelait d'une seule pincée, elles étaient mûres, mûries sur le pêcher. Un torrent de jus dégoulinait jusqu'aux coudes. Je courais au puits tremper même

mes godasses. Ce que mon enfance doit aux pêches et à l'accent du midi, que j'ai perdu et retrouvé, je ne le dois pas à mon père, mais aux fruits tels qu'il pouvait en cultiver quand il n'était pas encore mon père. Je lui dis Moi ton clone, j'en reste aux amours que tu professais avant, quand tu cultivais ton jardin que tu n'aurais jamais dû quitter. Pourtant, je ressemble à mon père. Jusqu'à l'ongle de pouce du pied. Jusqu'à la terreur du clonage. Jusqu'à l'étrange toute-puissance de l'ADN. Il me faut l'admettre, j'ai le corps fourbu par la technique, les nanoparticules en giclée dans l'ordinaire, le rayonnement à vif dans les synapses.

Je m'invente des ascendances

Mon vrai papa est mort, dis-je un jour à mon père, depuis le siège-enfant sur le vélo. Moi qui n'avais aucune ascendance à part mon père, je me coupais de lui en m'en inventant des milliers d'autres. Ma mère imaginaire, que mes nounous cyborgs ne firent jamais disparaître, avait été infirmière en Afrique où elle avait côtoyé des blessés de toutes guerres. Je m'imaginai que j'étais né de son union avec l'un d'entre eux. Mon arrière-grand-père était mort à Auschwitz. Je voulais partir à la recherche d'un cousin dans les rizières du Viet Nam. Mon second meilleur copain après Gentilou venait pour un quart des Antilles. Il s'appelait lui-même Quetzalcóatl. Il tenait absolument à me trouver une grand-mère noire. D'ailleurs, il m'est arrivé d'essayer des insultes racistes, à Petit Avignon, dans le sud, au pied des remparts, où pour un soupçon de bronzage on te renvoie dare-dare à Petit Bab El-Oued. Je gagnais ma vie comme saisonnier. Je me nourrissais des pêches que je cueillais sur l'arbre.

Episode 2

Comment, en 2050, l'adolescence reste un âge difficile, malgré les progrès des neurosciences. Comment Zoôn obtient le Nobel Nobel pour l'ensemble de son œuvre passée, fictionnelle et future. Comment sont nées la chevelure pélagique et le voshing. Comment éclate le désaccord éthique sur le clonage : les uns parlent d'extension de leur jardin, les autres de défense du sujet inaliénable, les derniers de processus à améliorer. Comment l'air conditionné se clone à vitesse grand V. Comment Candide, le père, rachète une ruine sur Petit Mont-Blanc pour échapper au réchauffement climatique. Comment il la transforme en palais. Comment le gardien s'empaffe dans une congère. Comment CC22 tombe amoureux d'une petite gargouille, pirate sur la toile de jute, qui s'appelle Psalmonella. Comment il compose un slam à sa gloire.

Adolescence

Le sommet d'Alicante

À l'adolescence, Dr. Zoôn fit subir de terribles tortures à son entourage ; plusieurs préparateurs virent leur crâne envahi de structures mi-végétales, mi-animales ; certains finirent dans des bocaux de potage, pour la bonne cause. Laisser mourir, pourvu que ce fût pour le progrès, au final était toléré. Au millénaire précédent, la Société des Nations, l'organisme garant de la paix entre les humains, avait laissé des enfants africains attraper des virus mortels, *in utero*, sous prétexte que les médecins avaient besoin d'une population placebo de mères contaminées. Ce n'était pas beau. Depuis, la pratique était devenue courante ; rien ne devait entraver l'accélération des mutations. Des comités d'éthique se réunissaient à Alicante, sur la plage. Ils distribuaient quelques blâmes dans des rapports de quarante mille pages. De rares pays légiféraient. La mise en œuvre s'enlisait dans l'interminable cérémonial administratif qui aboutissait au renforcement du clan permissif. Après d'âpres batailles, et avec les réserves d'usage, les experts en morale apportaient toujours leur bénédiction. De la télé suintait leur parfaite diction.

Nobel Nobel

J'ai ici la visiolâtrie du Dr. Zoôn capturée lors de son discours de réception du Nobel Nobel qui le récompensait pour l'ensemble de son œuvre passée, fictionnelle et future : Mon premier coup de maître, dit-il, fut la chevelure pélagique. Elle fit d'abord fureur à Londres New York, puis ailleurs dans l'univers. Une forêt d'anémones de mer naturelles, de mer garanties, vivantes, couvrait les crânes tondus. Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les formes. Je réussis à rendre les anémones tactiles pour le sujet receveur, c'est-à-dire que celui-ci sentait ce qu'elles sentaient. Les gens se les implantèrent partout sur le corps. Elles pompaient le sang et, en retour, inoculaient un sentiment de puissance. L'effet de dépendance fut immédiat. L'industrie du tatouage vivant était née. "Avoir des antennes" devint une expression non plus métaphorique — débile et préscientifique — mais réelle, c'est-à-dire la description d'un véritable caractère acquis, dopant le secteur des loisirs où la visiolâtrie commençait à stagner. Grâce à moi, *Nuage*, une des sociétés de mon père, écréma les gigantesques bénéfiques du biotatouage. La chevelure pélagique était un moyen de se différencier, mais comme nous nous sentîmes tous obligés d'en avoir une, nous nous roulâmes bien vite dans le conformisme de la chevelure pélagique. Le *voshing*, né des bénéfiques de la chevelure, nous remit en course. Les voshs (donnant le verbe *vosher* et le participe présent anglicisé *voshing*) devinrent le fleuron de l'industrie du servage : de chair, ils acceptaient tout. Après une bonne séance de visiotâting, on pouvait déconnecter son enveloppe et continuer le match avec un vosh à la maison, qui sécrétait, râlait, soufflait, crachait, se défendait, puait, mordait. Après quoi, me dis-je, je recevrai le Nobel Nobel les doigts dans le nez. Cependant, jusqu'à ce jour, je l'avoue, je me suis plaint de démangeaisons causées par l'anxiété, bien que je me contrefoutasse des récompenses débiles et préscientifiques comme le Nobel Nobel.

Discussions éthiques épiques

Il était fatal qu'avec le clan clonique, j'eusse des discussions éthiques épiques. Le clonage, par lequel nous nous confondions, nous divisait. Pour notre père, le clone relevait d'une extension de son jardin. Pour

moi, le clone c'était moi, donc ce n'était une extension de rien du tout, et je m'évertuais de le montrer par une débauche de foutages de gueules dont, j'imaginai, les carrés potagers calculés au cordeau se trouvaient saccagés. Pour Zoôn, le clonage était un processus à améliorer qui avait encore ses ratés. Il n'y a qu'à t'entendre parler, disait Zoôn, avec un air de cruauté digne de la présentatrice de Petit Maillon Faible à la télé, optimum idolâtre de la loi du plus fort et de la délation nasillarde dont les autres représentants étaient, pour la science, le Dr. Zoôn, pour l'économie, les bandes de flingueurs matadors spéculateurs en chevauchée dans le Grande Sertão métaphysique du Tout-Monde à disposition, et en politique beaucoup de gens dans l'entourage de mon père, mais tout le monde, sauf la sadique de la télé, juraient leurs grands dieux que Non, non, ils ne mangeaient pas de ce pain-là. Zoôn poussait son rationalisme intégriste jusqu'à trouver le clonage biologique, au stade actuel de développement, débile et pré-scientifique : en effet, faisait-il remarquer, le clonage social coûte moins cher et marche depuis des siècles et, au total, présente beaucoup moins de ratages psychologiques.

L'Accélérateur de Métaphores

Chacun d'entre nous remplaçait dieu par un bout de monde. Il le mettait au sec sur un coin de territoire : une théorie, un objet, une réussite, un maître, qu'il excellait à reproduire. Zoôn, c'était le neuf. Sa religion était le progrès. Dès que quelque chose de nouveau paraissait, il lui décernait un satisfecit. Qu'il y ait des désavantages était le cadet de ses soucis, tant le seul avantage de la nouveauté suffisait. Même lorsque les bénéfices d'une innovation tenaient plus à la part de stabilité qui, en elle, perdurait, il ne voulait voir que les avantages qui découlaient de la révolution. Pour financer la nouveauté l'argent coulait à flot, même lorsque cette nouveauté n'avait rien de nouveau, ou était calamiteuse, ou ne servait à rien. Pour moi, le progrès n'avait rien de rationnel, ni même de réel. Il siégeait parmi les créations mentales de l'Accélérateur de Métaphores. Pour Gentilou, le progrès représentait l'être du monde, qu'il ne discutait pas ni ne jugeait, qu'il s'adjudgeait de peaufiner avec les meilleures compétences disponibles sur le marché.

Coup de grisou planétaire

Mon père devint le roi de l'air conditionné qui se clonait à vitesse grand V. Pour un petit avantage local et temporaire on créait un déséquilibre global et durable. Pour le confort immédiat d'un petit groupe, on ruinait l'environnement de tous, y compris du petit groupe qui n'avait pas le début d'une futaie dans la tête pour se rendre compte que son frigo portatif réchauffait le four qui l'entourait dans une proportion double. En effet, pour descendre la température d'une calorie à l'intérieur, on ramenait l'air avec une machine qui en rajoutait deux dans le ciel. Une vaste débilité que le monde adoptait comme petits pains dorés. La grande question est pourquoi ? Des sommets se réunirent à Rio, à Copenhague sur les bords de la Baltique, à Paris. Depuis des années, les prospectivistes prédisaient un coup de grisou planétaire précédé de crises qui conduiraient au cataclysme. Les puissants pouvaient agir. Ils en firent peu et trop tard. La question est pourquoi ?

Petit Mont-Blanc

Mon père racheta deux ruines sur Petit Mont-Blanc pour échapper au réchauffement climatique. Il s'agissait de deux bergeries très en altitude au-dessus des derniers villages. Il construisit à la place d'une des deux cabanes une maison en béton de deux mille mètres carrés. Chaque chambre couvre deux cents mètres carrés. Autour, en hiver, la température descend à moins quarante degrés centigrades, et le vent souffle comme en Antarctique. Pour chauffer l'intérieur, mon père fit installer dix citernes de gaz, chacune grande comme la cabine de son jet privé. Dans les jours qui précèdent sa visite annuelle de trois jours, on provoque des avalanches pour sécuriser le périmètre, puis mon père débarque en hélicoptère avec ses gardes du corps, car il y a pas mal de gens autour de la planète qui veulent sa peau pour de bons et mauvais motifs, les mauvais de la part de plus salauds que lui et les bons parce qu'il a empoisonné des tas de populations avec des médicaments vérolés. De temps en temps, il prête la baraque à des clients et des artistes et des stars du sport et du porno et des chasseurs. La seconde ruine, un président voulait la racheter. Mon père a dit non. Il l'a vendue finalement à Mick Jagger, bon pied bon œil, petit cul, cuisses de grenouille, taille de guêpe, à moins que ce ne soit son clone, mais toujours l'idole de mon père.

Clapet anal en poil de mammoth

La maison est construite sur une ancienne mine. Dans les années cinquante du siècle précédent, la mine a fermé à la suite d'un éboulement qui a provoqué la mort de quinze mineurs. La maison a été baptisée du nom de la mine. Dans le salon, sur une photo encadrée, nous sommes tous là, pour notre première leçon de ski, toute la série des CC, moi à la 22ème place, tous vêtus d'une combinaison en fourrure de tigre du Bengale, les capuches et les gants en panthère des neiges, et le clapet anal en poil de mammoth. À peine âgés de quelques ans, nous skiions déjà comme des Mickey de dessin animé. Le gardien de la maison devient fou. C'est Nicholson dans le film *Shining*. Dans son contrat, il est marqué qu'il n'a pas le droit de quitter la maison. Il doit l'occuper 24 heures sur 24, 7 jours sur 7, 365 jours sur 365. Dans son contrat, il est marqué qu'il doit être habillé en treillis militaire, pour faire peur aux rôdeurs. Quand il va, un soir, en catimini, à Petit Avoriaz, se payer une cuite, il se fait dénoncer. Il dort dans un cagibi de dix mètres carrés éclairé par une télé riquiqui, quand, dans la salle d'à côté de deux cents mètres carrés, un home-cinema de futuroscope équarrit la bête en TVHD. Il est bourré du soir au matin. Il ne mange que des surgelés. Il fait la cuisine aux invités. Il déteste la montagne. Lui, son truc, c'était le VTT sur les plages de Normandie. Il s'est tué récemment, empaffé dans une congère.

Pirate sur la toile

Devant les prouesses de mon père et de Zoôn, certains crièrent au scandale, et parmi eux, mon grand amour, Psalmonella. Je tombais éperdument amoureux d'une petite gargouille qui se qualifiait de "pirate" et qui jetait du sable sur les feuilles de jute dans les parcs de Little London, brouillant les transmissions sur la toile. Bientôt, elle fut emprisonnée pour brouillage de jute. Son histoire m'inspira une composition – saluée comme prophétie :

Un jour, pour une bêtise, on l'enferma au fort à grand renfort de coups et forclusion. On lui fora la tête. En prison, elle forniqua avec un garde. On renforça la garde. On déforma ses dire. On s'efforça, fort mal informé,

de faire d'elle un forçat. Pour elle, je forçais un coffre-fort. Je me forgeai un réconfort de lui promettre du confort à sa sortie. Mais en son for intérieur, elle savait que les forts te dévorent si tu les mets dans l'inconfort. Les herbivores finissent comme Hector, et les castors dans le corps des carnivores. Ils ont tort les humanivores qui lâchent leurs pitbulls cadors sur la cité décor-tiquée. Je mords leur cortex, et leur talon, perfore.

*Je n'ai pas d'humour. Il dort
avec mon amour mort. Je n'ai pas d'humour. Il dort
avec mon amour fort.*

Sur les contreforts gores de ce bordel pour alligators qu'est le fort, elle glori-fiait ce qui lui restait de sport. À tribord, le triporteur que j'avais volé à l'héliport volait pour la ôter au corps d'armée. Je voulais la sauver aux forceps. Armé de ma seule force, je volais dans les plumes affolées des porcs de la garde formidable. Je faisais le forcing pour qu'elle sorte saine et sauve. Maison-Alfort, une cache douillette, un nid d'amour nous attendait, posters et Formica. Ma petite foraine fan de Cindy Crawford, poudre de rêve, je te promets, tout était prêt. Mais le rotor de l'hélico s'est enrayé. Je n'ai même pas entendu le pétard de l'explosion dans le cockpit. Pitbull en boule de feu. Trop tard pour vivre tard.

*Je n'ai pas d'humour. Il dort
avec mon amour mort. Je n'ai pas d'humour. Il dort
avec mon amour fort.*

À sa sortie de prison, elle fut expulsée du territoire et se retrouva apatride sur les rives de Petit Danube Danube.

Episode 3

Comment Candide Candide compulse tout ce qu'il trouve sur le clonage. Comment il prie pour en savoir toujours plus. Comment il est suivi par un clown qui se fiche de sa tête. Comment il a un problème avec les groupes, les institutions, le conformisme, et comment il rue dans les brancards. Comment la vie est d'une générosité sans borne, qui ne compte pas. Comment le Dr. Zoôn se prend pour Léonard. Comment Bali Bali, John John et Petite Tour Eiffel participent d'un encore plus mauvais goût que Las Vegas, Disney Land et la mafia. Comment *Chut, je fais un film* signifie, selon les contextes, *Foutez-moi la paix* ou *Je suis un héros*.

Chut, je fais un film

Le clone, c'est moi

Je me documente sur le clonage. Mesure de survie. Comprendre son ennemi. Je sais tout sur le clonage depuis la nuit des temps. Le clonage des concepts. Le clonage social. L'obéissance par clonage. Je me construis un monde où le clonage, son histoire, son avenir, n'ont plus de secret. J'avale du Ouikipedia sans relâche. J'étudie les tenants et les aboutissants. Je suis une barrière d'informations. Je peux vous en restituer des bribes. Un peu de matière écranique ne vous fera pas de mal. Le clonage, c'est l'affolante course à toujours plus, qui standardise, qui amasse. C'est la violence contre laquelle j'essaye de me protéger en étant différent – quitte à ressembler à mon père, diront les mauvaises langues. C'est la reproduction à l'identique qui domine tous les secteurs, sous couvert de la commedia dell'arte des différences – dont je suis dupe, diront les grincheux. J'écope du clonage à la louche, ce qui me conduit à l'obsession d'être différent, et ainsi de suite, comme les autres. En cela, je suis clone jusqu'au bout des ongles. J'ai mis des couches de connaissance et de graisse entre le monde et moi. J'amortis les chocs avec un édredon lipidique-numérique, dont je me matelasse la peau, sur toute la surface de contact gonflée à bloc, chaque pore boursoufflé de chewing-protèses. Et puis, comme je l'ai déjà dit, en grossissant je me démarque, j'attire l'attention, je me forge une identité. Je suis le *gros*, comme disent mes frères et sœurs, qui se moquent de moi. Mais ce que les CC de série

n'ont jamais encaissé, c'est que ma boulémie, je l'ai d'abord appliquée à mes lectures. J'emmagasine tout ce qui traîne sur internet, dans les films, dans les jeux. Je veux tout savoir. Je rejoue tout. Surtout éviter de me retrouver comme un anorexique à qui Dachau et Buchenwald ne disent rien.

Prière pour tout savoir

Que mon psychanalyste m'éclaire sur les tréfonds de mon opacité !
Que mon sociologue m'éclaire sur les structures qui pèsent sur moi !
Que mon sémiologue m'éclaire sur la forêt de signes où je me perds !
Que mon journal du monde m'éclaire sur les pouvoirs qui s'accroissent, dans l'actualité, à la seconde ! Que je baigne la tête dans l'imbroglio de mes experts que j'adore, auxquels je suis abonné ! Que je les accueille depuis leur canton médiatique ! Que je reçoive ma taffe quotidienne de compréhension ! Que je sois emporté par un tourbillon de bulles de fête qui me disent tout sur tout – le match en cours, le crash en cours, le prochain apéro, la prochaine console, la prochaine star, le dernier chiffre, la dernière marque qui brille ! Que je me dilue dans le delta du Nil, jusqu'à la source, sous le regard d'écritures projetées en haut du ciel ! Que je ploie sous la parole en globules ! Que je me répète in petto la vérité, la vérité, la vérité ! Que je singe les *fake, fake, fake*, lancées par des frères de lait entre deux biberons remplis par des nounous cyborgs ! Que rien ne me soit étranger ! Que rien ne m'étrangle qui ne me soit inconnu ! Que deux cents pour cent du monde passe par ma glotte comme deux cent pour cent du commerce extérieur de l'Europe par Rotterdam, du monde par Shanghai, du système solaire par le crémaire de la planète bleue !

J'ai un clown qui me suit partout

J'ai un problème. Dans la plupart des situations, je me conforme à des modèles que, par ailleurs, intérieurement, je rejette. C'est un problème, parce que je dis deux choses contradictoires. D'un côté, je me conforme à X ; de l'autre, je rejette X. Je me coule dans le clonage,

j'assume des devoirs, je réponds à des demandes, je me soumetts à des hiérarchies, souvent avec réussite, avec bonne humeur, je les reproduis en bon élève, j'en récolte les fruits, mais, bientôt, je les méprise, et plus encore : dès avant de leur obéir je ne voulais plus obéir du tout, je voulais être libre, exercer ma raison, maître de moi. Mais je n'y arrive pas. Je suis une machine. Je suis mon prisonnier. Je ne me supporte pas. Je chute. Alors, je grossis. J'entreprends de me distinguer définitivement des économes. Je ne compte plus à la dépense. Je vis sans mesure. Je diffuse en pure perte. Je me consume pour rien. Le soleil se perd dans la nuit de l'univers. J'achète une camionnette. J'essaye le speed-rider de chez Mercedes, le kamikaze-roaster de chez Volkswagen, le tiger-van de chez Toyota, puis j'opte pour une occasion qui ne ressemble à rien, une ancienne wagonnette de la poste, jaune, qui pue le kerosène, tellement usée que plus aucun signe ne permet d'en distinguer la marque. Je l'aménage pour dormir dedans. De l'extérieur, elle ne ressemble pas à un camping-car. Discret, je peux dormir sur n'importe quelle place de n'importe quel centre de Rome, Vienne, Prague. Dans n'importe quelle ville, je sors d'une pizzeria et entre dans mon wagon-car pour me coucher. Je tourne dans la Chine Chine, la mosaïque-Afrique, en donnant des conférences sur l'obésité, la diversité, le doute, le stoïcisme, le clonage, l'oisiveté et mon père. J'ai un clown qui me suit partout en moto, comme mon ombre, il s'appelle Crapule, et il me savonne la planche, me critique devant le public, se fout de ma gueule, démonte ce que je dis, montre mes contradictions, descend mes conférences en flèche, sape mes démonstrations, ma morale, ma bonne conscience, mon insupportable tendance à donner des leçons, à me croire supérieur. Je lui dis *Chut, je fais un film* pour qu'il me foute la paix, mais il me traite de sale petit intellectuel merdique privilégié artiste pédant sorti d'un film de Jarmusch Jarmusch et il se met à chanter

*Et ça sent la morue
jusque dans le cœur des frites
que leurs grosses mains invitent
à revenir en plus,
PUIS...*

Le public l'adore. Il m'apporte son succès : on vient pour le clown, pas pour mes conférences. Je traite des manipulations du génome et des nanoparticules qui entraînent des révolutions à l'échelle du monde monde, et lui proute dans un clairon. À la fin, je dédicace le livre qui s'appelle *Candide Candide*, que mon père m'a poussé à écrire – écrivain, c'est mieux que rien, dit-il. Lui, d'ailleurs, s'y met, il fait écrire *Winning Winning*. Il a confié l'affaire à une équipe de spécialistes. Il n'a pas le temps de le pondre lui-même, trop à trafiquer ses journées, ses matrices, ses inventions, ses savants. Il signe le bouquin et donne à son tour des conférences comme une rock star et fait un film de ses conférences. C'est fou comme il m'imité, sans componction. Et moi je n'ai plus qu'à faire le tour de l'Ecosse avec un âne, dans le vent, dans le vert, un rêve qui me reste, après crevaison du kamikaze-roaster.

L'ultra-post-humain

Je me confonds avec toutes les sectes. Toutes les familles. Toutes les organisations. Toutes les couleurs. Toutes les armes. Toutes les inventions. Je les bouffe sur étagères. Je contente mon entourage qui, par ailleurs, mystérieusement, n'est d'accord sur rien me concernant. C'est sans doute que je rue dans les brancards. Comme le nain d'une autre histoire, que mon père a écrite, qui commençait par *Le nain, c'est moi*, qu'il n'a jamais publiée – mon père rêvait d'être conteur comme grand-papa, avant de devenir financier du secteur de l'innovation, d'abord dans l'armement, puis tous azimuts, greffes en tout genre, mécano du colibri, agencements périgéniques à chaque étape. Comme le nain promis au cirque, qui ne peut échapper à son emploi dans la grande parade, qui se bat contre son destin, déchire les filets qui l'enserrent, mais retombe toujours sur la piste à la lumière des projecteurs, je m'écarte du clonage pour réaliser qu'au fond, j'y végète. Comme mon père qui crée toujours en écart, un révolutionnaire de chaque instant, et qui, au moment du solde de tout compte, se révèle d'un conformisme confondant. Pas de quoi pavoiser. C'est la chanson de geste des CC, la série des clones, promis à la ressemblance et en lutte pour s'arracher à la ressemblance, en mime permanent et en lutte pour s'arracher au mime. Dur, je vous jure. L'Ultra-Post-Humain déchante dans les chaumières. Ça dégrise dans le

houblon. Ça blocaille en fusion. Ça crante dans les rouages. Ça déraille à grande vitesse. Et on voudrait nous faire croire que nous n'allons pas dans le mur.

La lumière débranchée

Dès que j'entre dans une réunion, arrive à un dîner, entame une conférence, j'ai envie de fuir. J'ai peur des groupes. Je dirais *adieu !* et me casserais, que je serais heureux. Je ne peux rester en place. Je fuis le public. Je fuis les attentes projetées sur les gens. Je fuis les prédications. Je fuis les prédilections. Je fuis les machines qui battent des mains sans savoir pourquoi. Je rêve d'Alaska, de Sibérie, de désert, de grand vent. Je lis les grands marcheurs : l'Écossais avec son âne, la gueule cassée des chemins noirs, Ursus, Homo, le vagabond des zones blanches, la horde du contrentent. J'emboîte le pas des longs périple. Qui croisent des ours, *bonjour, bonjour* dans les fourrés. S'intoxiquent avec des plantes. Se découpent le visage avec de la glace. Pêchent des sushis dans les torrents. Ont des hallucinations à force de solitude. Pleurent devant la beauté. Pensent à la fin des fins, au point des points, qui disparaissent dans le brouillard. Je lis un paragraphe de *Feuilles d'herbe* en boucle, toujours le même, quand il faudrait progresser, courir, téléphoner, avoir des préoccupations, changer de train, de partenaire, d'ami, de projet, de bouquin, d'idée. Je rêve de me fondre dans un tableau vert ; au bout, il y a le rouge. Je caracole avec les scarabées ; au bout, il y a l'humanité.

Va faire tes devoirs

Mon prof de mathématiques m'adorait. Je le détestais. Il était mesquin, à cheval sur les définitions. J'avalais les leçons, mais ne supportais pas les séries de chiffres qui fabriquent des clones. Mon prof ne comprenait pas que

de deux visages le zéro est plein,

ça me révoltait. Il fallait que je tue le clone. Que je casse du professeur. Je voyais mon père partout. Dans les enseignes. Dans les pions. Dans

la boulangère qui me toisait du regard quand je commençais à manger le pain au chocolat avant de passer à la caisse. Le fautif, c'était celui à qui je devais obéir, toujours un peu mon père, le lieutenant de l'avenir, qui m'affolait. Qui me fit faire des mathématiques pendant vingt ans, vingt heures par jour, et je vous jure que depuis que j'ai grossi et rejoint la société des hommes, je n'utilise que les opérations "+" et "-", de base, et encore, rarement. L'Ultra-Post-Humain commence avec la mathématisation toujours plus sophistiquée, invraisemblable, tatillonne, métaphysique, au service de la sélection qui ne sert à rien dans la vie, qui, elle, dispendieuse, donne sans réserve, sans addition, sans soustraction, et que certains, parce qu'ils manipulent des algorithmes, se hasardent à mettre en boîte qui leur pète entre les doigts, tôt ou tard, gratos, parce que la vie est d'une générosité sans borne, qui ne compte pas.

Il se comparait à Léonard

Mon meilleur copain était doué. À huit ans, il se fit appeler Dr. Zoôn. Il expérimentait des trucs pas possibles. Un génie de la chimie, de la physique et de la biologie interconnectées. Dans ses contacts avec l'humanité commune, il jouait sur la corde de l'universel et de la morale, tandis qu'avec notre père, qui tenait les cordons de la bourse, il se repliait sur les contrats à signer – armes chimiques et biologiques en tête, puis grands projets, puis grande consommation, puis perfectionnement du vivant. Il avait autant à dire sur le sauvetage du vivant que sur ses transformations. Les plus petits organismes auto-immisçant, combinant, métamorphosant, n'avaient aucun mystère pour lui. Beaucoup de ses inventions dépassèrent le stade du croquis grâce aux budgets que débloquent notre père. Les maquettes sur ordinateur l'aident à vendre ses fusées à irrigation du ciel qui contrecarrent le réchauffement. Il se comparait à Léonard. Il disait que tout compterait, le moindre brouillon préliminaire au crayon HB, le moindre embryon de figure en pâte à modeler, quand il s'agirait de lui décerner le Nobel Nobel.

Les mots mots

Tous les clones que Gentilou et moi voulions couvrir de dérision, ou qui nous remplissaient de désir, nous en doublions le mot. Ils appartenaient au mécano généralisé. À l'usinage de toute existence. À l'intensité-épine de la machine à reproduire. Bali Bali, Mexico Mexico, magiques magiques, colonisaient le réel toujours plus loin. John John, patron des dynastes, clone de John Kennedy, poussait les Kennedy jusqu'à l'exponentielle. La moutarde me montait au nez. Je ne désenrageais pas. Si Gentilou voulait le Nobel Nobel, c'était qu'il était dévoré par l'ambition et qu'il conchait ce genre de prix : les clones sont pervers, ils n'ont que cette technique pour reprendre la main. Nous avions notre approche pour pervertir le monde monde et les mot qui nous opprèsaient. Par exemple, Genève nous pesait, nous nous mettions à habiter Genève Genève. Hong Kong était pollué, il devenait Hong Hong et Kong Kong. Los Angeles nous ennuyait ; Los Los nous comblait. Le modèle, c'était la puissance deux, C au carré, tandis que Las Vegas reproduisait en petit tous les hauts lieux de la planète. Dans le temple du jeu, il y avait un Petit Taj Mahal, une Petite Cité Interdite, une Petite Tour Eiffel, un Petit Abou Simbel. Comme les parrains de la mafia, qui ont aussi mauvais goût que Disney Land, se font construire des palais qui ressemblent aux décors de *Scarface*, nous donnions dans le carton pâte. Mon jeu préféré était faire *un film*, puis c'est devenu jouer *un jeu vidéo*. Quand je disais *Chut, je fais un film*, ou *Chut, je joue un jeu vidéo*, tout pouvait arriver, mais en fait pas grand chose, tout attendu-prévu, je récupérais l'image de héros que je clonais et je m'envoyais le monde à travers leurs sensations, en reproduisant leurs gestes, toujours les mêmes. J'incarnais Batman, Harry Potter, le gars de *Matrix*, je me retrouvais avec un arc et des oreilles bleues, des muscles longilignes, et je sauvais la planète sur un *De profundis* ou *Take a walk on a wild side* dans les rues de Petit New York de nuit.

Episode 4

Comment les enfants qui ont tout compris sur les problèmes du monde monde oublient tout quand ils arrivent aux responsabilités. Comment Candide Candide démarre ses conférences par *Bien. Bonjour. Nous allons commencer.* Comment il disserte sur ses différents noms propres. Comment, après son passage, un restaurant qui annonçait carpaccio à volonté a dû fermer. Comment il se dispute avec son père sur le mur des latrines. Comment la guerre guerre menace. Comment nous sommes tous des Proust athmatiques. Comment c'est dur de se différencier. Comment tout plein de coachs ont plein de conseils à donner. Comment les lunettes noires font rejoindre une affluence. Comment le silence du public produit le clonage. Comment un petit rien permet d'y échapper. Comment le don sans don, inventé par un Anglais de l'époque de grand-papa Voltaire, donne quelque chose qui ne peut pas être cloné.

Bien. Bonjour. Nous allons commencer

Anxiogénie du gromellement

À l'école, ultra-volontaire comme grand-papa, j'écrivais des épigrammes sur le tableau. Je faisais des exposés avec Gentilou. Je remontais les bretelles au monde entier, tandis que Gentilou l'expliquait avec des modèles scientifiques. Je ne respectais jamais le sujet. La commande volait en éclats. Je remplissais la demande en me mettant à dos le professeur. C'était amusant. En géographie, un exposé sur la Corse ou l'Amérique ou les Grands Bretons se transformait en lecture de bandes dessinées. Les exposés de générations d'enfants des écoles témoignent que depuis bientôt cent ans (nous sommes en 2050), les problèmes de la planète sont connus de la population entière dès le plus jeune âge. Les copies scolaires des années 1970 regorgent de références à la pollution ; celles des années 1980 parlent des espèces menacées ; dans les années 1990 le réchauffement global est en question ; après 2000, c'est la chute de la diversité biologique ; après 2010, c'est les méfaits des microparticules sur les glandes et le fond des océans ; après 2020, l'épuisement des ressources, eau, alimentation, énergie, etc., est partout présent dès l'apprentissage de la lecture ; après 2030, c'est de tous azimuts que viennent les problèmes, ils s'emballent, systémiques, exponentiels, on ne sait plus où donner de la tête, et un enfant de huit ans est au courant. Et nous en

sommes encore à compter toujours plus loin le nombre d'étoiles dans l'univers et peser la matière noire à l'infini. On explique tout et on ne fait rien, ou presque. Les crises économiques viennent en tête des sujets préférés des écoliers. Elles sont dénoncées, c'est clair, et les responsabilités connues. Il n'y a plus qu'à agir, mais presque rien ne s'enclenche. Je n'ai jamais compris qu'une classe de CM2 ait les solutions sur le CO2 et pas les experts du dehors, où rien ne va dans le bon sens. Je m'étonne que les enfants qui, à dix ans, ont tout compris, l'oublient dès qu'ils arrivent aux responsabilités, consomment, se mettent à voter, et ne virent pas les experts, les patrons, les hommes politiques et les Voltaire médiatiques, vendus à mon père, moi compris. L'écart entre raison et pratique est franchement anxigène. Je vous assure. J'ai les nerfs à vif. Je grommelle. Les problèmes ne se résolvent pas par la raison. La lutte est sur un autre plan, plus occulte, qu'on appelle les mentalités. Ma conférence-phare porte sur la diversité. Je démarre toujours par *Bien, bonjour, nous allons commencer*. Puis, je continue : Le sujet de la conférence d'aujourd'hui est la diversité. Pour nous mettre dans le bain, je vais, dans un instant, vous broser l'histoire de la diversité en quatre dates.

On m'appelle de plein de noms

Mais avant, je me présente... J'ai plein de noms. Arthur Maugh, Jamais-né-du-ventre-d'une-femme, CC22. Arthur Maugh, c'est le nom du clone qui écrit le bouquin sur moi qui n'est autre que moi puisqu'il dit "Je". Jamais-né-du-ventre-d'une-femme : parce-que-de-l'ongle-de-pouce-de-pied-de-mon-père-tranféré-le-noyau-dans. CC floute le nom, le dédouble à la puissance, comme John John aux commandes de son petit avion qui se crashe dans l'Atlantique, sauf que moi je me crashe dans la diversité. Elle me fuit. Je la rattrape. Je veux m'y fondre. J'explose en touchant la surface de l'eau. Puis, je renais. Alors, je prends sur moi. Ravale ma colère. Je m'inscris au doctorat de l'université du Sertão Kalahari, la meilleure du monde dans le domaine qui m'intéresse – la croissance par dilatation de flux deltaïque en identité – en retard sur mon frère Gentilou, alias Zoôn, déjà nobélisable.

Carpaccio à volonté

À douze ans je semai la panique dans un restaurant de Hong Kong Village, qui annonçait *Carpaccio, frites et mousse de cacaolait à volonté*. Vers onze heures du matin, à l'ouverture, j'entrai, accompagné d'un huissier et d'une avocate à peine pubères – tous deux clones prématurés, géniaux, fortunés et obèses – que j'invitai à festoyer ad nauseam. Au troisième Carpaccio, tout en nous taxant de Messieurs Madame, les serveurs montrèrent un soupçon de nervosité. Au quatrième, ils grimacèrent. Au cinquième, le reproche muet se mua en politesse exagérée, puis en familiarité au carpaccio suivant : Vous tirez sur la ficelle, Messieurs Madame. Au dixième carpaccio, l'avocate révéla qu'elle était avocate, et au douzième, l'huissier qu'il était huissier. Nous arrivâmes au vingtième. Au vingt-cinquième, ce fut le patron qui nous servit. Au vingt-sixième, il nous dit : allez, Messieurs Madame, le petit dernier pour le macadam. Le vingt-septième tarda. C'est alors qu'une bande de journalistes de onze à quinze ans qu'avec prévoyance j'avais convoqués sur les coups de treize heures, en pleine affluence, se présenta. Comme par enchantement, deux minutes après, nous eûmes la satisfaction de nous voir copieusement servis, mon amie avocate, mon ami huissier et mes amis journalistes. Nous commandâmes notre première louche de mousse de cacaolait à dix-huit heures. Le lendemain, nous revenions. Le surlendemain, itou. Je dessinais un système de petit tuyau à implanter comme une paille dans l'estomac et sortant sous l'aisselle pour évacuer les capaccio à peine avalés. Je déposais le brevet. Je faisais de la publicité. Je récoltais des fonds pour lancer la production. Trois jours plus tard, le restaurant de Hong Kong Village fermait.

Premiers graffitis

Au cours de ces journées de gavage au carpa-cao-frites, je me rendis aux toilettes à intervalles réguliers pour une purge. Une fois, sur le mur, je lus :

Je suis beau, je suis mince, je pèse lourd en Dollars,

suivi d'un numéro de mobile. Je répondis par écrit sur le mur :

Je suis gros, fort en graisse, raide et court en Euros,

suivi d'un tag électronique. Bientôt le mur se couvrit de nos petites annonces.

LUI. *J'acquiers, je fusionne, je construis de belles tours.*

MOI. *Moi j'évite les bureaux, j'affectionne le grand air.*

LUI. *Je suis de tous les boums, je me nourris de sueur.*

MOI. *J'aime le cinéma et les topinambours.*

LUI. *Je cultive le cigare et je roule en limou.*

MOI. *Je dorlote mes plantes vertes et je parle à Visnu.*

Après avoir signé ma dernière fanfaronnade d'un pseudonyme (Jorge, pour changer), je me postai en embuscade à la sortie des lieux d'aisance. Je voulais connaître mon rival. Au bout de quelques minutes, mon père ou un de ses clones – un autre moi – avisa le mur le stylo feutre à la main. Je ne sais pourquoi, j'eus envie de lui flanquer une volée. Je ne voyais pas l'intérêt d'avoir passé tout ce temps à dialoguer avec un type comme moi. Où est la rencontre si nous sommes tous aussi clones les uns que les autres ? Sans doute mon père, ou le clone de mon père, craignit-il pour son intégrité, car il me dit à la hâte, pour m'arrêter : *Je suis ton père*. Incapable de confirmer ou de démentir le quidam, ne discernant aucune différence entre lui, ses clones et moi, je le crus. Nous nous embrassâmes. Je l'invitai à ma table à partager la viande crue.

La guerre guerre

Dans les semaines qui suivirent, le dialogue de sourds reprit de plus belle entre nous. Nous le marouflâmes sur la toile comme nous l'avions débité sur le mur des latrines :

Je voulais voir un double, jamais ivre, qui mange bio.

Tu récoltes un gras double qui rissole au Mac-Do.

Je dessine les réclames du futur en série.

Je déclame du Racine à vélo dans Paris.

Je m'alite à pas d'heure pour boucler mes contrats.

Je suis mieux en vacances que dans tes trous à rats.

Bien qu'issus du même patrimoine génétique, nous avons un conflit de valeurs. Nous étions irréconciliables. La guerre des mondes était à nos portes, entre clones. La rixe commençait chez nous, dans le salon, en famille. Pas besoin d'aller chercher des musulmans pashtounes et des anarchistes en goguette, crier au Léviathan et organiser des combats de coqs, pour faire naître la panique. Nous avons tout ce qu'il faut chez nous, entre quat'z'yeux, dans nos bicoques. Mon père, ou son clone, parlait de la "guerre des civilisations" qu'il créait rien qu'en l'évoquant comme un fait avéré, une vérité sociologique, déjà là, parmi nous. Une fois de plus dans l'histoire de l'humanité, la guerre guerre menaçait les rejetons de l'Occident : la guerre guerre que mon père, par la force de sa cervelle enfiévrée, fabriquait de toutes pièces, et dont cette grande gueule à prétention intellectuelle, fascinée par les samourais, tirait de l'or par le commerce des armes, tout en vendant la paix par les discours, comme les grands médiatiques prospèrent par le mensonge sans plus se soucier de la rencontre avec leurs *fellow* humans qu'une mouche avec Ali Baba. Mon père restait fidèle au conseil de son génie de géniteur qui lui avait enjoint de cultiver SON jardin et pas celui des autres. Les jardins qui poussaient ailleurs que sur ses lopins lopins, sous ses fenêtres fenêtres, recevaient peu d'attention attention, ce qui n'augurait pas bien des relations entre voisins.

L'esthétique cachée du monde

Alors, je me suis avisé que mon grand-père, qui avait le buste de Voltaire sur son bureau, ultra pour la libération des femmes et du monde, contre l'intolérance, l'exploitation, ne levait pas le petit doigt pour aider grand-mère à la maison. Il agonisait les femmes de blagues machistes. Je me suis demandé s'il n'y avait pas là, sous-jacente, une esthétique du monde qui faisait que Proust qui allongeait des phrases de kilomètres interminables, où il faut tenir son souffle, était asthmatique ; que Mme Irma qui prédit l'avenir voulait être préhistorienne ; que celui qui se sent le plus tenté par les modèles extérieurs, vulnérable aux images, se renforce soi-même en développant un discours sur les dangers de l'image et de la figuration ; que celui qui se sent libre vis à vis des images, qui les aime et joue avec, qui s'en distancie facilement, ne va pas comprendre les dangers du modèle mimétique de la même façon, puisqu'il n'en est pas prisonnier ; que le sexe qui plonge dans l'effroi pousse à mettre toute la chair du monde dans des sacs congélation ; que celui qui a des bouffées de violence, va vers l'étude de la négociation ; que les autocrates discourent souvent sur le partage du pouvoir ; que tous, autant que nous sommes, nous cultivons le plus fragile en nous, notre ménagerie de faïence, et ce que nous cherchons le plus à combattre, ce que nous repoussons à toute force, nous en sommes les intimes.

Vous allez manger le monde

Et donc, moi qui fais des conférences sur la diversité, je n'arrive pas à être un chouilla différent des autres. Moi le clone qui ai du mal à être différent, moi, obsédé par la diversité, il se trouve que je suis passé par une école où il n'y a que des garçons, que des riches, que des futurs chefs, et réciproquement, dans les organisations de mon père où je suis passé, tous les chefs étaient des garçons, des riches, qui avaient fait le même genre d'école. Mais pour faire des conférences sur la diversité, je n'ai aucun problème : j'ai des paoueurs-poiints, des dates, de la logique, je suis rationnel, de bonne intention. Pourtant, si je me tue à me distinguer, je n'y arrive pas. Par exemple, quelle banalité de se révolter contre son père ! Pas de quoi fouetter un chat ! Et pourquoi pas coucher avec sa mère ? C'est d'un stéréotype ! C'est vrai que coucher avec ma mère, y-a

peu de chance, vu que je n'en ai pas, de mère, mais mettons, je couche avec – mais c'est insupportable, vous allez aussitôt me comparer à qui l'a fait à la Grecque et à tous les fantasmes de masse depuis que Freud Freud a coulé l'inceste dans le câblage du moderne moyen. Je refuse de copier-coller, fût-ce un mythe boursoufflé. Vous allez manger le monde, dit mon père aux jeunes clones qui marronnent. Cherchez du travail, dit-il. Moi j'y vais littéral, je me gave d'hormones.

Filer à l'anglaise

Vraiment, c'est très dur de se différencier, quand on y songe. Toujours par quelque ressemblance, on se rapproche des autres existences. J'ai les mêmes chaussures que Pierre. J'aime autant le chocolat que Malika. J'ai la couleur de peau de beaucoup de gens sous beaucoup de drapeaux. J'ai le jean de Brad Pitt. Dès que j'arrive quelque part, je me compare à ceux qui occupent le même lieu, et constate par mes yeux que nous avons un point en commun : l'espace. Alors, je ne m'installe à aucune place. Il faut que je file à l'anglaise aussitôt pour ailleurs. Mais qui dit « filer à l'anglaise » dit « filer comme un Anglais », donc même filer me fait ressembler à ceux qui filent, les Anglais. Quand je mets un chapeau, je veux qu'il soit unique, mais si je sors avec, il peut être imité. C'est sans fin. Les ministres quand ils sont nommés, les travailleurs quand ils se rendent à leur travail, les nageurs quand ils plongent tous sur la même ligne, se mettent à ressembler, à peine dans leur fonction, à des ministres, des travailleurs et des plongeurs. Moi j'essaye de me débrouiller pour ne jamais faire comme tout le monde. Je n'ai pas de voiture, pas de télé, pas de téléphone portable. Juste un moule à gaufres que j'évite de nommer par son nom immuable. Je l'appelle « ruant roide ». Si je le nommais par son nom immuable, je serais immédiatement identifiable à tous ceux qui passent leur vie devant. En changeant le nom, je change la chose en autre chose, et je respire. Des ailes me poussent dans le dos. Je prends le large.

Dès que je m'arrête sur un mot

Dès que je m'arrête sur un mot, comme une fleur il vacille. Au battement de cil je change de plot, à peine au repos je redécalle, à la première pancarte je m'écarte, je rebats les cartes. Je bordélise, je m'handicape, je cherche les coups, je me brise les côtes, je cherche le flop, je provoque. Je fais des conférences dans les théâtres et du théâtre dans les conférences. Je range la science dans le polar. À la piscine je nage en costard. À l'opéra je tricote. Quand je parle, j'asticote ; ni je crie ni je chante, je tiens la note. Avec les zen, je me gave. Avec les papes, je zone. Des conclaves, je démissionne. Toujours ailleurs si tu me rancardes. Jamais ce que tu attends. Je déçois beaucoup.

Y-a plein de gens pleins d'idées

Mais il y a plus grave. Car je suis un clone. Fruit de mon père, l'ongle qui m'a porté. Moi qui fais tout ce qui est en mon pouvoir pour ne pas être comme tout le monde, je suis le même que des centaines d'autres clones produits à la chaîne. Vous prenez la série. Lui. Lui. Lui. Lui. Moi. Lui. Lui. Tous pareils ! Tous des CC ! En batterie ! Alors, comment je fais, moi, maintenant, pour être différent ? Y-a plein de gens pleins d'idées qui me vendent du coaching. Ils me redessinent le visage. Comme les japonaises, disent-ils : grandissez vos tibias pour gagner quelques centimètres avant de vous marier... Mais pourquoi veulent-ils me marier ? Ils modifient ma voix. Ils me donnent des leçons de chant, alors que je suis incapable de sortir une note juste. Ils me teignent les cheveux. Ils me les bouclent. Ils me les lissent. Travaillez sous la perruque, disent-ils. Devenez un chevalier. Un sumo, c'est plus facile, je leur dis, j'y suis presque, il me faut déjà deux chaises pour m'asseoir. Ils veulent que je change de sexe. Je leur dis Non, là vous touchez mon point limite. Ils colorisent ma peau : couleur d'Adam, rouge. Avec des taches. Ils me mettent sur un fauteuil roulant. Ils me rajeunissent de vingt ans. Je leur dis Avec ça je ne suis pas encore né. Ils me mettent un masque blanc. Je deviens l'Occident. Ils me transforment en scie ; avec des si, tout est possible, disent-ils. Ils étirent mes yeux en forme d'amandes, l'un plus gros que l'autre, et le second penché, alors que mon père a deux billes rondes de la même taille sur la même ligne. Ils me disent Présentez-vous aux élections et prétendez Je suis différent. Ils me

Fiout-fiout !

Je ne trouve de palliatif au clonage aucun. Même ressembler à moi-même tel que j'étais la seconde d'avant me rebrousse le poil. Je piste la moindre différence. Peu importe, d'ailleurs, quelle différence. Plus important est le geste de commencer à faire la différence. Même infime. Un tout petit début. Forcément petit puisqu'au tout début, et ensuite ailleurs, changer, d'un autre petit rien. Fiout-fiout ! Doux. Fiout-fiout ! Ici-ailleurs. Déplacé-imaginé. J'en arrive à trouver de la grandeur au plus petit absolu. Je chéris le vulnérable, le négligeable, le secondaire, l'effacé, l'inaperçu, la poussière qui se colle à l'épaule et transfigure le ciel. Je m'éveille à la plus ténue parcelle de souffle qui tremble aux ramilles.

Un don sans don

En lisant *Le voyage sentimental* de Sterne, un Anglais de l'époque de grand-papa, je tombe sur cette scène où le narrateur prête attention à qui il va donner huit sous parmi une foule de mendiants. D'abord il repère, je cite, « un pauvre être en haillons », puis « un pauvre petit diable haut comme un nain », puis « un vieux soldat manchot », puis une femme « la hanche disloquée », et les derniers sous vont littéralement à des mots prononcés, « Mylord anglais ! », sans que les donataires soient décrits. Le lecteur passe des signes les plus visibles et attendus de la misère à ceux qui ne sont plus supportés que par le souffle d'une parole, les mots eux-mêmes ne disant plus rien du quémendeur et bien peu du donateur qui se réduit à « Mylord anglais ». Enfin, une fois les huit sous partis, le narrateur aperçoit le « pauvre honteux ». Il dit : « Il n'y avait personne pour demander un sou pour lui, et je crois qu'il serait mort avant de se décider à le demander pour lui-même », et c'est à lui que le narrateur donne un don dont le lecteur ignore tout. Un type dont on ne sait rien qui donne on ne sait pas quoi à un type qui ne demande rien, un don sans préciser le don, sans quémendeur et sans donateur, ça commence à m'intéresser. Je pense que ça donne quelque chose qui ne peut pas être cloné ; qui ne peut pas se saisir, pas s'imprimer, donc pas se répéter. Ça joue sans assurance. Ça n'est cerné par aucune ressemblance. Ça se fâche avec soi. Ça passe entre les doigts. Le

clone se brouille. Il affleure – déjà brouillé. Il campe ailleurs. Disparu-chaviré. Fiout-fiout ! Intense-plié. Fiout-fiout ! Visible-invisible.

Episode 5

Comment Candide Candide se lance dans la rédaction d'une encyclopédie de la diversité qu'il ne veut surtout pas cloner, qui est en même temps une encyclopédie du clonage dont les mots dérapent en permanence. Sous-titres : clonage des lettres, clonage des moi, clonage des corps, clonage des mythes. Dans une version plus développée, on examine successivement les mathématiques, la profusion de petits α et de petits $non \alpha$, la physique, Queneau, l'écriture, les jardins de Candide et ce qui en sortit : combustible, aliments et médicaments, composites de plantes et d'animaux, armes, culture, toile de jute, lhommme, Candide Candide.

L'encyclopédie de la diversité

A et non A en même temps

Le plus étonnant avec le clonage est que personne ne nous demande jamais des nouvelles de papa, notre père à tous. Il disparaît dans la foule de ses clones. Il devient lui-même un parmi nous tous. On le confond avec nous. On ne sait plus lequel est l'original, le premier de la liste. Pourtant, c'est lui qui a opéré le grand tournant. Il devrait avoir un chapitre dans les livres d'histoire, qui le distingue de ses fils qui le suivent. Et donc, moi son fils le plus spécial, qui m'écarte le plus des autres, ou qui essaye, j'entreprends de raconter son histoire, qui est la mienne. Je travaille à la rédaction d'une encyclopédie de la diversité dont le plan varie. J'ai un nuage de titres possibles : baslistique du mêlé-cassé, enjoliveur du joli-pluriel, dans le sillage-ombrage du mécano-colibri, la greffe du chiwawadactyle. Je déclone le plus que je peux. J'hésite sur l'ossature. J'ai du mal à me fixer sur UNE encyclopédie. Surtout surtout ne pas cloner l'encyclopédie de la diversité ! Je mets tantôt quatre dates, tantôt quatre mille. Je l'écris tantôt en strophes, tantôt en paragraphes, tantôt poétiques, tantôt littéraires, tantôt scientifiques, tantôt philosophiques, tantôt j'en reste à des titres, tantôt je voudrais ne rien clouer sur la porte ; ne rien stabiliser ; que les mots se raturent, deviennent autres. Du coup, j'écris une encyclopédie du clonage ET de la diversité, les deux à la fois, *A et non A en même temps*, en intra-action, dur à cloner ça.

Dans une version minute, j'aboutis à quatre dates

1492 : Christophe Colomb découvre l'île de Haïti. Il la baptise *Petite Espagne, Hispaniola*, comme si l'idée d'une Espagne seconde, en petit, ailleurs, n'était pas absurde. C'est le premier clonage, et il est géographique. Il commence par la reproduction de lettres sur des cartes.

1759 : Dans le livre *Candide*, Voltaire déclare : « Cela est bien dit, mais il faut cultiver notre jardin ». On oublie souvent le premier membre de la phrase, *cela est bien dit mais*, qui s'assoit sur ce qui vient d'être dit, pour ne plus vanter que ce que soi soi soi on dit. C'est le second clonage : moi d'abord.

1993 : La brebis Dolly est le premier être vivant cloné par l'homme. La fille est la jumelle de la mère. Le petit mammifère, jusque là, avait toujours résulté du mélange de deux êtres, le père et la mère, dont les lettres se réassemblaient le long d'une volute. C'est le troisième clonage : celui des fractions du vivant.

2028 : j'ai zéro an. Candide, jusque là personnage de conte, s'auto-crée lui-même dans un corps et devient milliardaire. Il clone des Candide Candide. Il est le père de ses jumeaux. Des centaines de clones sont produits avec l'étiquette CC.

On a donc, successivement, un clonage des lettres, un clonage des moi, un clonage des corps et un clonage des mythes. De là, le mouvement s'accélère.

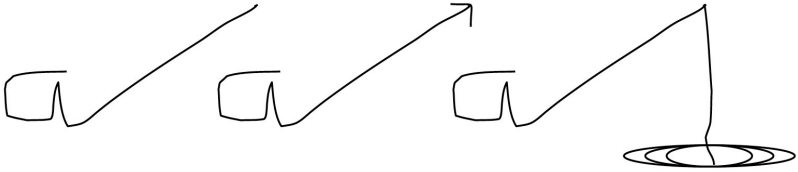
La mathématique

Dans une genèse plus étoffée, je commence par la science exacte par excellence : la mathématique. Je l'inaugure par la formule que personnellement j'ai le plus de mal à admettre, et qui pourtant conditionne tout :

$$a = a$$

Je crois que j'aurais préféré : $a \neq a$ ou $a \approx a$. Car a et a ne sont pas les mêmes : sur écran, ils absorbent pour apparaître deux lumières diffé-

rentes, et qui dit qu'ils absorbent dit que ça les change, et sur papier, couchés sur papier, ils sont issus de deux gouttes d'encre différentes qui les marquent, l'un et l'autre, à jamais en écart. Il existe toutes sortes de a. Des millions, différents. Pourquoi toujours « a » ? L'un est un menteur comme Pinocchio, un second pornographe et un troisième va à la pêche :



Un autre se pelotonne sur lui-même : @

Un autre avale les autres :

Un quatrième est « News Gothic » :

a

- qui n'a rien à voir avec le « New York » qui le précède :

a

sans oublier la bande des *non a*

et leur axiome indispensable

non a égale non a

La physique

Puis, je passe au domaine de la physique, une science un peu moins exacte. J'observe : une goutte d'eau est-elle la même qu'une autre goutte d'eau, un feu qu'un autre feu, un atome H qu'un autre atome H ? Non. Il faut bien qu'ils soient deux, un premier et un second, à des places différentes. Deux, différents. Ce qui conduit à 1080 atomes différents dans l'univers, ce qui est peu. La physique s'occupe des petits nombres, où il y a encore une place pour la différence, tandis que la mathématique s'occupe des nombres infinis, vus de très loin, où il n'y a plus de différence.

Queneau

Au fil des pages, je cherche des alliés. Raymond Queneau, que je cite : « Dans toutes les tentatives faites jusqu'à nos jours pour démontrer que $2 + 2 = 4$, il n'a jamais été tenu compte de la vitesse du vent. L'addition des nombres entiers n'est en effet possible que par un temps assez calme pour que, une fois posé le premier 2, il reste en place jusqu'à ce que l'on puisse poser ensuite la petite croix, puis, le second 2, puis le petit mur sur lequel on s'assoit pour réfléchir et enfin le résultat » (*Contes et propos*).

Écriture

Ce qui mène tout droit à l'histoire de l'écriture. Je constate : après les moines et la géographie, la biologie recopie des séquences de lettres à l'identique – et je mets en parallèle l'ADN de Dolly et la *Petite Espagne* de Christophe Colomb, qui domptent à coups de rubans écrits la bigarrure de contrées, de chants, de passions, de jeux, d'odeurs, de couleurs, de dieux, d'arts, d'oiseaux, de fruits, de danses.

Le jardin de mon père

Enfin, j'en arrive à mon père et à ses aventures, dont je reprends le récit à partir du moment où grand-papa Voltaire le délaisse : quand il est en train de sarcler son jardin. Car oui... au début, oui, il a greffé quelques pêcheurs dans le jardin de grand-papa. Il a planté ses tomates, bêché son carré de patates, dénoyauté une à une les cerises pour la confiture de grand-mère, mis du citron dans le melon pour que le sucre ne fasse pas des caillots en refroidissant. Il a traité sa vache et récolté son maïs pour le donner à ses poules. Il suivait les conseils de Voltaire qui vivait au siècle des Lumières : mon père cultivait son jardin.

La petite terre rapporta beaucoup

Et puis, un soir, en épluchant les légumes pour la soupe, Candide s'est dit Et pourquoi je ne ferais pas fortune en mettant les plantes sous ma coupe, en les transformant et en inventant de nouvelles espèces ? Tout comme il avait greffé des mûriers sur des platanes obtenant des platanes-mûriers, il se dit qu'il pourrait procéder de la sorte avec les petites unités qui composent le vivant — qu'on appelle atomes, molécules, gènes, chromosomes. La petite terre rapporta beaucoup. Huit générations d'inventions sortirent des laboratoires de Candide.

Les huit générations d'inventions candides

G1 : combustible

G2 : aliments et médicaments

G3 : composites de plantes et d'animaux

G4 : armes

G5 : culture

G6 : toile de jute

G7 : l'homme

G8 : moi

Génération 1 : combustible

Candide, mon père, inventa d'abord un carburant à base de potiron et de chou-fleur génétiquement modifiés, dont le mélange détonant fit fureur chez les automobilistes amoureux de la nature. Son trésor dépassa vite celui de la mafia, ce qui lui apporta considération et respect de la part des magnats du pétrole et de la parole. Les personnages les plus puissants du bottin n'avaient d'envie que de le buter.

Génération 2 : aliments et médicaments

Il produisit des aliments et des médicaments pour les bêtes et les moins bêtes, pour les pays riches et les moins riches. Le marché se développait sans cesse.

Génération 3 : composites de plantes et d'animaux

En composant de nouveaux assemblages d'atomes, de molécules, de cellules, il accoucha de variétés incroyables de plantes, puis d'animaux, puis de composites de plantes et d'animaux de plus en plus étranges. Rien n'échappait à mon père, septième magot mondial. Il siégeait à la tête des plus grandes entreprises. Les conseils d'administration l'invitaient à tire-larigot, heureux d'accueillir ne serait-ce que l'une de ses pantouffes aux réunions stratégiques. Les syndicats déployaient le tapis rouge à l'annonce de la venue improbable de l'un de ses cheveux. Les gouvernements tremblaient de toutes leurs feuilles dès que l'un de ses toussotements leur parvenait.

Génération 4 : armes

Candide commença à produire des armes révolutionnaires qui, de l'extérieur, ressemblaient aux anciennes, mais qui avaient la particularité de s'attaquer aux agencements d'atomes et de molécules des êtres vivants. Elles provoquaient des mutations : par exemple, un régiment de soldats surentraînés devenait une troupe de marsupiaux. Deux fois par an, pour

les vendre, Candide organisait des défilés comme des présentations de mode. Les dernières collections sortaient en fanfare. Les tendances de la prochaine guerre étaient vues, de leurs yeux vues, par les clients, au milieu d'un feu d'artifice. Candide chantait *Boum Boum* (pour les paroles, voir le dossier "Avenir du travail" du FUTUR LAB, 2017, p.17, disponible sur iledenface.com). Il était filmé avec Mick Mick en star invitée, petit cul en flammes sous les projecteurs. Je dédie cette ritournelle, disait mon père, à ceux qui transcendent la mort, dans un héroïsme du quotidien, du vendeur de tupperwares, sur les routes, par tous les temps, à l'inventeur du futur, comme moi, qui chante l'innovation à l'infini.

Génération 5 : culture

Cependant, mon père souffrait en son for intérieur de n'être pas l'artiste que son propre père, grand-papa Voltaire, avait réussi à être. Il aspirait à contrôler la grandeur d'âme et la beauté. Il lui fallait adoucir ses conquêtes par le sublime. Toujours avec son obsession de cultiver son jardin, il racheta des feuilles de choux imprimées, des potirons métamorphosés en théâtres, des tabacs au box-office, et surtout beaucoup de navets qu'il rachetait à l'unité pour pas un rond et revendait par mille avec un bénéfice de dix mille, selon une arithmétique qu'on appelle l'effet catalogue ou *catacatatacatatacata*. Vous offrez des nullités qu'en masse stacatto *catacatatacatata* vous réussissez à vendre mieux qu'à faible dose. Vous vendez cher, à la mitraillette *catacatatacatata*, des clones qui, pris seuls, ne valent pas un clou et dont personne ne voudrait. C'est très mystérieux, mais ça marche. Ainsi mon père devint une sorte d'artiste, à l'image de l'artiste dieu créateur.

Génération 6 : toile de jute

À cette époque, internet étendait un réseau de communication sur le monde entier. Les messages passaient par des satellites, très coûteux à construire, qu'il fallait propulser, et qui rouillaient. Ce dispositif s'appelait la « Toile ». Or, mon père produisait de la toile de jute génétiquement modifiée. Elle avait pour particularité de transmettre une quantité

faramineuse de messages par des substances volatiles — des phéromones chargées d'informations, aussi rapides et précises qu'un laser. Il racheta des milliers de champs de par le monde où il mit en culture sa toile de jute, plongeant des régions dans la disette. Chaque parcelle fonctionnait comme une antenne, connectée à distance aux autres champs de jute. Bientôt, les satellites étaient bons à jeter à la casse. Mon père s'était rendu maître d'internet. La totalité de ses champs de jute créèrent la plus grande scène de théâtre du monde, qui transforma le monde lui-même en plus grande scène encore, le monde monde, lui-même transformé en toujours plus grande scène, le monde monde monde. Dans le spectacle, triomphèrent, non pas des acteurs, mais les toutes dernières productions des laboratoires de recherche génétique du docteur Zoôn, un des clones de mon père qui avait pris un pseudonyme et qui espérait se différencier grâce au Nobel Nobel. Il y avait des feuilles qui riaient, des fruits qui dansaient à l'enseigne des supermarchés, des arbres qui pleuraient, des singes qui philosophaient. Mon cultivateur de père jouait au rami et au golf avec des chiens parlants.

Génération 7 : l'hommmme

Par une sorte de prémonition orthographique, *homme* avait déjà deux *m* dans son orthographe archaïque, mais il faut désormais le prononcer avec quatre mmmm : meu meu meu meu. Derrière se cache un principe d'économie. En effet, monde monde monde monde, John John John John, Candide Candide Candide Candide, Mick Mick Mick Mick, devenaient longs à dire. Alors, au lieu de répéter l'homme homme homme homme, on dit l'hommeumeumeu, c'est plus rapide. Le monde merveilleux de Walt Disney devint du jour au lendemain l'équivalent des grottes de Lascaux. Mise en faillite, la compagnie de dessins animés fut rachetée pour une cuillère de soupe à la quenelle par mon père et rebaptisée Nedix.

Génération 8 : moi

J'en viens à sa plus grande invention : moi.

Episode 6

Comment Candide Candide devient professeur d'éthique, puis présentateur vedette à la télévision. Comment il livre les niouzes à tout qui ricane et s'emmêle dans ses listes. Comment il démissionne et prend quelques jours de congés sur un spot de surf, puis dans les Mauges, une des dernières régions non clonées. Comment il devient le « Nouveau Brahmane » sur les médiascans et banane partout sur la toile de jute ses phrases à lui. Comment la fonction bégaiement est imposée par la technique. Comment Candide Candide compare Zuckerberg Zuckerberg à Khrouchtchev Khrouchtchev.

Échappatoires

Éthique à Petite Sorbonne

J'obtins un poste de professeur d'éthique à Petite Sorbonne en me disant que j'allais enfin pouvoir taper sur mon père à longueur de journée — professionnellement. Il allait en prendre plein la gueule avec Aristote, Saint Augustin et Kant. J'écrivis sur les murs du château de Fondrez Fondrez, dont mon père se lassait au bout d'un week-end par an, la seule interprétation possible du clonage : « Plus tu clones, plus tu déclones », interprétation que le professeur d'éthique pédant que j'étais devenu soutenait être hegelienne. Puis, finalement, je devenais animateur télé, car, à méchanceté égale, le présentateur du journal de vingt heures a plus d'effet que le professeur à Petite Sorbonne. Je mettais la gomme : à la télé, mon modèle était Pangloss. Pour ceux qui ont oublié l'œuvre éternelle de grand-papa Voltaire, Pangloss était le précepteur de mon père. Le sale gosse répétait sans arrêt : *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes*, et les pédants rajoutent : *possibles*. Comme lui, j'égrenais les niouzes niouzes avec le sourire.

Niouzes niouzes

incendie *pénurie*
attentats *vendetta*
raids aériens tueries terreurs
enlèvement rite sanglant
prise d'otage *quadrillage*
coup de feu *miséreux*
meurtres en série sauvagerie
déraillement dérèglement-ent-ent

les listes les listes les listes les listes
de niou-ouzes
c'est
ma vi-i-e

je cours de marchés en marchés
je fais les courses pour les branchés
qui sont pressés sans être discrets
je suis le roi des boucheries
je livre les niouzes à tout qui ricane
aux surbookés qui accélèrent
j'ai un cadî devant mon vélo
mais quand il pleut pas de hublot
je me mouille je me gèle comme une postière
et dans les rues gaffe aux portiè-ères

les listes les listes les listes les listes

de niou-ouzes

c'est

ma vi-i-e

lentilles vertes

pâté de tête

poule au pot

escargots

cuisses de grenouilles enrubanées

canard des Dombes bien faisandé

chassé tiré brisé plumé

rite sanglant sauvagerie

thés de Chine

aubergines

propolis

écrevisses

camembert coulant dans le dos

algues marines pour écolos

qui asphyxient tout ce qui vit

meurtres en série dérèglement-ent-ent

les listes les listes les listes les listes

de niou-ouzes

c'est

ma vi-i-e

*parfois je m'emmêle dans mes listes
je les empile dans mes tiroirs
je les relis quand j'ai le cafard
une vraie passion de fétichiste
mais quand vient le jour de la livraison
plein de bouts de papiers traînent dans mes poches
je me dis qu'il y a un truc qui cloche
je sais plus qui reçoit quelle sacoche
qui l'attentat qui le fenouilh
qui la tuerie qui le bonbon
qui la grenouille qui le bon mot
qui le slogan qui la quenouille
alors à tous je leur laisse des nou-ou-illes*

*les listes les listes les listes les listes
de nou-ou-illes
c'est
ma vi-i-e*

Au cœur de la vague

Mais le démon de la différenciation me rattrapa. Je regardais les foules de clones dans les vagues de Petit Atlantique. Ils avaient trois techniques. Il y avait ceux qui plongeaient sous la vague, ceux qui sautaient au-dessus de la vague et ceux qui se laissaient porter par elle sur une planche. Tous évitaient la vague, les uns par le dessous, les autres par le haut et les derniers par le devant. Les premiers ne savaient rien de la vague qui leur passait très au-dessus, les seconds réduisaient la vague à la vue plon-

geante qu'ils en avaient et les troisièmes ne connaissaient de la vague que l'énergie de déplacement qu'ils pouvaient en tirer. Ils n'entraient pas au cœur de la vague. Ils ne connaissaient pas l'intérieur de la vague. Ils restaient à sa périphérie. Donc, moi, je me jetais au cœur de la vague. Je me choquais, elle me broyait. Telle était ma conception de la vie. Elle était incompatible avec la télé. Le présentateur qui voit arriver toutes les dix secondes la vague de l'actualité saute au-dessus, passe en-dessous ou l'utilise pour se mettre lui au premier plan, bien au sec sur sa planche médiatique. Il n'est jamais au cœur de l'actualité. Il traverse la vie sans en avoir la moindre sensation. Il est un bois mort, agité par l'écume. Je démissionnai.

Fourbu

Fourbu, je prenais quelques jours de congés dans une région non clonée. Les Mauges. Un des derniers coins sans l'adjectif « petit » devant ni le redoublement du nom Mauges Mauges. Un coin non touristique, sans monument classé, sans maison à rénover, sans la mer, sans la montagne, sans restaurant trois étoiles, sans personnage célèbre qui y passe ses vacances, sans parking de quinze mille places devant des parcs d'attraction, sans spéculation sur le logement. La spécialité des Mauges est la mogette. La mogette est un gros haricot blanc que l'on mange bien cuit, écrasé dans la sauce. Je découvrais que dans les Mauges, après le plat de mogettes, s'organisaient des concours de lancer de mogettes, les uns par la bouche, les autres par le derrière, les derniers par les deux côtés à la fois et on additionnait. C'était à qui propulserait la mogette le plus loin. Cette lutte acharnée pour être le meilleur dans des disciplines mineures me paraissait déboucher sur une gaieté de bon aloi. Mais tout rassemblement, fût-il de lanceurs de mogettes, finit à mes yeux par ressembler à une secte où les adeptes se copient-conforment, tout en se tirant-bouillant dans les pattes : je m'aimais plus en CC qu'en obligé-timbré d'un légume. Je reprenais dare-dare le train pour Petit Paris.

Contre-attaque

Je contre-attaquais tous azimuts. Je prêchais en faveur de ce que mes frères détestaient. Je vantais la pauvreté, le voyage spirituel, l'oisiveté, la gratuité, le rien. J'écoutais les musiques du monde ; eux n'avaient aucun goût musical en-dehors des meilleures ventes du mois. Je diffusais gratuitement et en masse toutes les meilleures ventes du mois sur la toile de jute, jusqu'au point où les meilleures ventes du mois devinrent les plus mauvaises, puisque plus personne n'avait besoin de les acheter. Je marronnais. Je marouffais. Je priais l'absolu, le vide, l'autre ; eux ne priaient qu'Eux. Sur la toile de jute, c'était à qui finirait par être le plus adulé demain, après-demain et à la fin des temps. Ils ne disaient pas « adulé », vocabulaire débile et pré-scientifique, mais « cité ». Très vite, la communauté des Candide Candide comprit l'astuce : il suffisait qu'ils se citassent mutuellement pour parvenir en haut des listes des moteurs moteurs de sélection sélection.

Le nouveau brahmane

Je déclarai mon amour à une vache devant un journaliste qui réalisait un documentaire sur ma famille ; je soutenais que je ne mangeais pas de vache ; il me prit pour un hindou-vénérable ; je lui expliquai que, vu que la vache broutait les choux de Bruxelles Patagonie, et que j'étais pour moitié né d'un tel chou, j'étais coupable d'anthropophagie-cousine si je mangeais de la vache. Il me regarda de travers. Le lendemain, il me présenta à l'antenne comme le « Nouveau Brahmane » : j'atteignis le top ten des médiascans. Aussitôt m'asticote l'envie de bananer partout sur la toile de jute mes phrases à moi. La toile dont mon père maille petite planète glane automatique ma bio perso perso et la répercute en uppercut virtuel qui se propage viral de page en page. J'écris sur les murs d'un immense chiotte-total ma vie de môme rebelle à Numer Numérique.

Les idiots

Je prêche dans le désert. Non pas le désert d'autrefois. Plutôt un :

*dé dé dé désert ert ert ert zzzzzz désert désert désert ert ert ert dé dé zzzzzz dé dé dé
z z z z z z z z eee ê ê ê rrrrrrrttttt*

désertifié par un trop-plein de lettres lettres. Dans les déserts anciens, les informations se raréfiaient, nous les oublions, ce qui nous permettait de retrouver l'essentiel. Au contraire, sur la toile de jute, les informations s'amoncellent, rien ne se perd, du fait de la quantité d'émetteurs, de la rage compétitive, permanente, massive, de la jungle de signes signes qui l'envahissent, et aussi par la fonction bégaiement. La fonction bégaiement est cet outil imposé par la technique, par lequel toujours les mêmes tombent dans la même case, produisant un son répété, *ploc ploc ploc ploc ploc*. J'attire mes semblables dans mon sillage, les mêmes toujours en écho, par nuages de flocons, ceux qui ont les mêmes idées, les mêmes marottes, les mêmes dégoûts, que nous ressasons staccato. Je bats la purée d'un paquet d'idiots à mon image. Je retombe dans la ressemblance – que j'avais fuie de toutes mes forces. Finalement, sur le jute, le confort s'installait. Tout le monde était inquiet par tout le monde et par personne. Les autorités en jouaient, les puissants en jouaient, y compris les autorités qui se jouaient des autorités et les puissants qui se jouaient des puissants. Tous peinarde, habiles, fondus de techniques. Tous leurs propres prisonniers auto-contrôlés qui n'habitent plus qu'une tête d'aiguille. Trente ans avant le lancement de Facebook, on avait écrit sur un mur d'Allemagne de l'Est :

Je suis mon prisonnier. J'alimente les ordinateurs
en informations sur moi.

Finalement, Khrouchtchev Khrouchtchev a raté le coche. S'il avait été entrepreneur, ni trop en avance, ni trop pressé, s'il avait attendu un poil, un peu duré, il était Zuckerberg Zuckerberg et ramassait la mise.

Et ça empirait

Ils nous laissaient brailler. Nous menions notre petite guérilla contre les injustices, sans rencontrer plus d'opposition que pour un excès de vitesse sur une autoroute où la vitesse est sans limite. Nous devenions la denrée vendue, signée *Little Vigile*. L'instrument du contrôle, c'était nous. Cela changea le jour où je quittais l'écran pour en revenir aux bons vieux graffiti sur les murs.

Episode 7

Comment Candide Candide en revient aux vieux murs et tague les affiches dans le métro. Comment il est condamné pour délit d'écriture comme au temps de grand-papa Voltaire ceux qui outrageaient la religion. Comment il est condamné à la blancheur perpétuelle, enfermé dans une cellule aux murs aveugles sur lesquels aucun mot, aucune tache ne peut s'étaler. Comment il subit un programme de reprogrammation de ses programmes. Comment tous les CC de la langue s'impriment dans son cerveau jusqu'aux Canots de Cabotage à Celsius Conditionné sauveteurs du monde monde. Comment il gamberge. Comment il entre en super-dépression. Comment le transhumanisme vanté par la voix qui vient des murs se présente comme une solution, mais à quel prix.

Vieux murs

Corps machine

Les murs, *vieux mur* – les murs... Pardon, je suis ému. *Vieux mur ! Au-delà c'est... l'autre enfer.* Certains passages de Beckett me font pleurer. Jusqu'à l'ivresse. Ivre de larmes. De surface. Je ne veux plus revenir à l'intérieur de la machine, sauf qu'à l'intérieur de la machine, je ne trouve encore que des surfaces, alors je prends ma dose et j'y retourne, à cheval sur. Dans l'œuvre de Shakespeare, il y a une fois le mot "machine" – qui vient pour dire le corps.

HAMM. – Il fait donc nuit déjà ?

CLOV (*regardant toujours*). – Non.

HAMM. – Alors quoi ?

CLOV (*de même*). – Il fait gris. (*Baissant la lunette et se tournant vers Hamm, plus fort.*) Gris ! (*Un temps. Encore plus fort.*) GRRIS !

Il descend de l'escabeau, s'approche de Hamm par derrière et lui parle à l'oreille.

HAMM (*sursautant*). – Gris ! Tu as dit gris ?

CLOV. – Noir clair. Dans tout l'univers.

HAMM. – Tu vas fort. (*Un temps.*) Ne reste pas là, tu me fais peur.

Clov retourne à sa place à côté du fauteuil.

Tags et publicité

Je taguais donc les affiches dans le métro. Je donnais par écrit ma réponse à l’affiche. Je m’invitais sur la scène. Je me mettais en position de dialoguer avec le panneau. Je montais sur le même podium. Je me produisais devant le même public. J’étais ensuite un lecteur comblé : devant mes yeux, sur le papier, je voyais se nouer une relation – entre les vendeurs et moi. Endiguée par la voûte, l’image d’un rapport d’écart et de proximité entre nous s’inscrivait devant tous les voyageurs. La publicité donnait l’espace pour une prise de parole. La société devenait bruisante d’appels et de réponses enchevêtrées sur les murs des lieux publics. Certains y voyaient un handicap pour la publicité. Moi j’y voyais au contraire un retour au sens original du mot publicité : rendre public. J’y voyais une action qui, sans ambiguïté, distinguait les hommes des moustiques. En effet, il n’est pas douteux que les animaux envoient des messages, tels des publicitaires ou des grammophones à roulettes. Ils communiquent, construisent des outils, ourdissent des stratégies – ruses, séductions, déguisements, associations, handicaps, olympies, pyromanies – mais les hommes écrivent.

Délits d’écriture

Les graffiti dérangent plus qu’une tonne de clics sur la toile de jute. Les murs, *vieux murs*, recelaient des pouvoirs. Il fallait une armada de lois pour les réserver à une poignée de rois. Le soir du troisième jour de campagne, je fus enlevé par une bande d’agents spéciaux, neuf ou dix ans à tout casser, qui appartenaient à la nouvelle caste des voshs poupins vindicatifs, survitaminés, ayant appris à se mettre des pains sur le réseau, gavés de la musique des étoiles, invincibles dès qu’ils se branchaient sur la rythmique sourde du *big bang* originel. L’enlèvement se déroula au milieu d’un concert d’une des créatures des laboratoires du Dr. Zoôn. En plein XXI^e siècle, il était possible de faire de la prison pour des

délits d'écriture. Ceux qui écrivaient à la bombe sur les affiches étaient fichés puis arrêtés et condamnés à de lourdes peines, comme au temps de grand-papa ceux qui outrageaient la religion. Les grandes marques prospéraient comme des idoles bardées de tabous. On m'envoya dans une clinique de redressement.

Condamné à la blancheur

Je fus placé dans une cellule aux murs aveugles. Je passai ma main sur un des murs blanc pur. Je n'eus aucune sensation, ni de froid, ni de toucher, ni de dur. J'étais comme devant une surface impalpable. Je crachai sur mon doigt et l'appliquai à nouveau sur le mur : aucune trace mouillée n'y apparut. Je me mordis au sang et tentai de faire prendre une goutte de liquide rouge sur la surface blanche. Pas une tache ne s'étala. L'immaculé persistait dans l'état limpide où je l'avais trouvé. J'habitais un endroit insalissable : impossible de tracer des mots sur le fond blanc. J'étais privé d'écriture. Les surfaces étaient condamnées à la blancheur perpétuelle.

Diatextes

Entre les murs de ma cellule, je voulais crier une louange à Petit Chauvet. Le rocher où s'inscrivaient les figures les plus anciennes de l'humanité était l'ancêtre des murs du métro. Je pensais que l'homme devenait homme à partir des premiers dessins sur les parois des grottes où se côtoyaient différentes sortes d'animaux, de rythmes visuels, de mains et de relations entre ces figures. Les images peintes et les mots écrits sur les murs faisaient des vagues. Ils ruisselaient. Ils se rencontraient. Les signes dialoguaient par la toile. Là résidait la véritable beauté. De là nous revenait un surcroît de pensée et de sensibilité.

Reprogrammammamme

Je subis d'abord un programme de reprogrammation de mes programmes : un reprogrammammamme. Des quatre murs, du plafond et du plancher, une vibration me parvenait. À l'intérieur de mon cerveau s'imprimait en boucle le nouveau mantra :

ligne d'horizon toute plate

rien qui défrise

pas de coup bas dans les lattes

pas de surprise

c'est fait pour ça un clone

Double C à dose exponentielle

On me bombardait de double C. Tous les CC de la langue, à haute densité : en Occident, on accumule, on occupe, on occit. Pinocchio ni accouché, ni accueilli, ni accepté, ni accoutumé. On saccage, on accélère, on accorde les accents, on accuse, on accompagne staccato le tout accessible jusqu'à l'accident avec tocsin et sans vaccin. On acclimate, on accapare, on accomplit l'inacceptable. Je fus soumis à une consommation publicitaire par bio implant de CC Coupé Cabriolet encore plus cabriolet ou l'étonnante capacité de se jouer des saisons Toit rétractable en 20 secondes Chauffé nuque Airwave Cliquez ici Cliquez ici Température extérieure moins 10°C Température avec le système chauffé nuque air wave 21°C... J'étais immergé dans un paysage de toundra avec des traces de neige au flanc des collines et le souffle du chaud sur ma nuque, je humais l'air du matin, fragrances des premières neiges. Ecorce de bouleau Terre humide Mimosa Sable Craie Embruns salés Chataigne Calcaire Patchouli Cèdres Mousse de chêne Système chauffé nuque airwave et sièges chauffants L'airwave est un système soufflant de l'air chaud par les appuie-têtes des sièges avant, pour créer une véritable écharpe d'air chaud autour de la nuque, du cou et de la tête. Au zénith de l'accélération du réchauffement, en pleine crise globale, voilà ce que me transmettait l'Accélérateur de Métaphores : le chauffage en plein air, en plein hiver. Quoi de plus évidemment, rationnellement,

moralement, esthétiquement inacceptable ?, me disais-je. Et on nous berce avec l'éthique de la responsabilité ? avec l'autorégulation ? Et on voudrait nous faire croire que nous n'allons pas dans le mur ? Pendant ce temps, le niveau des océans montait, un milliard de déplacés, mais le CC s'adaptait : il devenait Canot de Cabotage à Celsius Conditionné sauveteur du monde monde.

La logique du pire acceptée vendue

J'entrais en super-dépression. Je trouvais l'explication du manque de réaction face aux problèmes : les groupes qui ont le pouvoir savent que *ça ne va pas passer, que le crash est en vue*, et, comme les écureuils amassent pour l'hiver, comme le babouin chasse l'intrus, ils font tout pour accumuler le maximum entre leurs mains – graines, territoires, richesses, forces, technologies, intelligences – ce qui est la meilleure façon de se préparer à la catastrophe. Ils espèrent ainsi œuvrer à la survie de leurs gènes. Plus ils seront riches, au plus près du pouvoir, plus ils pourront affronter avec des chances de survie les révoltes, les pénuries, les guerres, les crises, la désolation. Quand je suis de très pessimiste humeur, je me demande si, pour une fois, simplement, je ne tiens pas la clé : la logique du pire est acceptée par les forts, et ils noient le poisson pour que les faibles restent tranquilles, ne deviennent pas trop critiques, pas trop pressés d'entrer dans la lutte, espérant encore tirer leur épingle du jeu dans la guerre de tous contre tous, fût-ce à la marge. Le voisin brime le voisin. Sur les pistes cyclables, c'est la foire d'empoigne entre piétons et cyclistes. Dans les associations, dans les partis humanistes, dans la culture, dans la science, ça se castagne. Le partisan de la coopération agit à l'inverse de ses principes dans ses relations courantes : il accapare, exclut, hyper-concurrentiel, sans ouverture, déséquilibrant les échanges, tous coups permis, affairiste, clientéliste, mandarin, passant en force, gérant la rente. Chacun essaye de s'en sortir soi, localement, avec les moyens du bord, faute de solution globale. Tout se passe comme si la crise était la solution.

Sur une île sans guerre

J'entends la voix de métal qui vient des murs : si, à un moment, pour sauver l'humanité, il fallait la parer du titre de « transhumanité », pourquoi ne pas me faire confiance, dit la voix, à moi et mes groupes, mes associés, mes partenaires, souples, dotés de gros moyens, de volonté et d'une eXtrême créativité ? Les états englués dans leur lourdeur meurent de leur mission de servir la population. Alors, qui reste-t-il ? Allons-y à notre compte, dit la voix, c'est la meilleure garantie de succès, comme nous investirions dans un business. Je suis quand même un personnage intéressant, dit la voix, à moi seul la convergence de l'Annuaire Zuper-Amélioré Youp (AZAY-AZAY multiplié par dix milliards), de la Banque Dématérialisée, de l'ultra-dernier-cri-technologique de l'Institut du Futur et, pour tout le reste, du conservatisme le plus chevillé au corps. Je suis l'incarnation du moderne et fuis le moderne. Libertaire, richissime, entreprenant. Mes monopoles, mon cash et mon utopie me donnent des ailes pour m'engager hors du monde, en ange immortel, invisible, multiplié, diversifié, gouverneur-chef-maître à moi seul et quelques uns. Qui lit de près la pensée apocalyptique des meilleurs penseurs ne peut qu'être obsédé par la fuite hors du monde et de l'humanité telle qu'elle est, et garer ses fesses dans une petite collectivité sur mesure, bien organisée, avec des gens bien, sélectionnés-idoines, beaux et princes, chacun ultra-compétent, et se mettre au frais ou au chaud (selon le climat) derrière des vitres blindées, sur une île sans guerre ou derrière une muraille de cent mètres de haut (au moins), verticale d'un côté (l'extérieur), en pente douce de l'autre (l'intérieur), et sur les pentes récolter l'eau du ciel, et cultiver des vignes, du soja bio et des graines de lin en terrasses, loin de la terrible logique qui conduit la modernité à sa perte, ou quitter la planète (« Passage lacunaire, trop allusif », note un relecteur sur Kikipedia). Il n'est pas exclu que l'Accélérateur de Métaphore se prépare à la guerre comme une étape obligée pour dépasser les problèmes. Sauf que la guerre, si elle advient, à une échelle globale, n'aura pas l'allure des guerres du passé, me dis-je au fond de mon trou, en pleine rééducation. Un après verra-t-il une quelconque reconstruction, quand la technicité de la guerre – d'intelligences artificielles lâchées dans les boyaux, transits, travées les plus fines et les plus vastes, jusqu'aux cordelettes du panunivers – s'ajoutera à la technicité de la paix humaine humaine, déjà à haut risque ?

L'effet eau de javel dans la bouteille de coca

Mais là où ça se complique encore, me dis-je dans mon délire, c'est quand la bouteille de coca sert au stockage de l'eau de javel. Le poison circule, médiatisé par l'affichette « cinq étoiles ». Si le phénomène passe à l'échelle de la civilisation, on obtient des tragédies, où, justement, je me demande si le risque majeur, avec ou sans guerre, n'est pas de l'ordre de l'accident domestique global, c'est-à-dire dans l'ingestion de javel prise pour une boisson tonifiante. L'escalade du tabouret nous projette par la fenêtre. Le bidouillage électronique nous envoie une décharge. C'est la difficulté de la situation : l'emploi des techniques censées nous servir ajoute au risque. C'est l'accident domestique global, loin du *pharmakon* qui peut être un médicament ou un poison selon son usage, d'où il résulte un choix – éthique, moral, politique – sur les bons et les mauvais usages. Quand ce choix se présente, c'est apaisant. Mais quand on délivre un poison avec l'étiquette « médicament pour tous » dessus, c'est une toute autre histoire. Nous passons un cran dans la confusion. Le risque s'emballe. L'ambivalence de bon aloi du *pharmakon* se dissipe. Nous avons plutôt une mécanique dont nous savons qu'elle est nocive, emballée avec la mention triviale-virale-trompeuse « dictame ».

Episode 8

Comment Candide Candide est soumis à un remède de cheval et doit composer un paoueur poiiiint à balles trançantes à partir de *Jules César*, Acte III, Scène 2, avec Marlon Brando dans le rôle de Marc-Antoine. Comment Brutus laisse parler Marc-Antoine et, bien imprudent, part chasser le papillon. Comment Marc-Antoine est ému aux larmes et émeut la foule. Comment il n'appelle pas à la révolte et déclenche la révolte. Comment il ne montre pas le testament de César en le montrant. Comment il convainc la foule que Brutus mérite la mort.

Jules César en paoueur-poiint

Le test d'infailibilité

La reprogrammation de mes programmes ne marchait pas. Le bio implant ne marchait pas. La propagande ne marchait pas. L'isolement ne marchait pas. J'avais encore des poussées d'insoumission. Il fallait un autre traitement. Un remède de cheval. La peine tomba : il fallait que je fasse un paoueur poiint à présenter à l'Accélérateur de Métaphores. C'était un test. Il s'agissait de mesurer ma docilité. Je reçus pour mission de transformer une scène de *Jules César* en slides à bullet points (c'est-à-dire à balles traçantes). César vient d'être assassiné. Devant la foule des romains se succèdent deux orateurs. D'abord Brutus, l'un des assassins, qui explique son geste, qui dit pourquoi César était un moins que rien, qui convainc la foule. Puis, arrive Marlon Brando. Qui porte le corps de César. Qui le dépose devant la foule. Qui fait à son tour un discours.

L'ÉLOGE DE CÉSAR

Qui est César ? Qu'a-t-il fait ?

- Il a rempli les coffres de Rome
- César pleurait en voyant les pauvres au coin de la rue
- Trois fois il a refusé la couronne

Est-ce là les actes d'un ambitieux ?

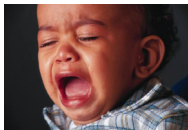


MAIS, Ô ROMAINS...

- César était coupable
- Il était un ambitieux
- Dixit Brutus
- Qui est un homme honorable

MARC-ANTOINE ÉMU AUX LARMES

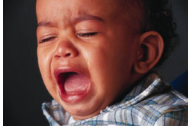
- Mon cœur saigne devant le cadavre de Jules César



- Je ne puis plus parler

LA FOULE LE POUSSE À POURSUIVRE

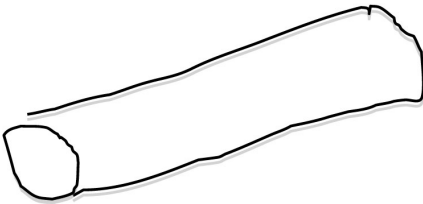
- Si ! Parle ! Parle !
- Il a les yeux rouges de trop pleurer



- Attention ! Il va parler !

MARC-ANTOINE N'APPELLE PAS À LA RÉVOLTE

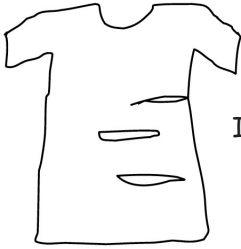
- Si je le faisais, je nuirais à Brutus
- Qui est un homme honorable
- J'ai là le testament de Jules César...



... QU'IL EST HORS DE QUESTION QUE JE VOUS LISE

- Car César faisait de vous ses héritiers
- Et si je vous le lisais, je nuirais à Brutus
- Qui est un homme honorable...
- Qui a percé le manteau de César de sa dague

LE MANTEAU DE CÉSAR



Ici, le trou de Cassius

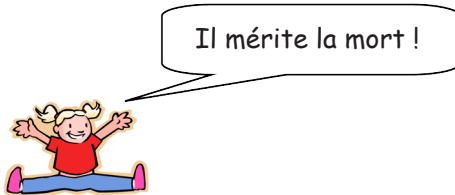
Ici, le trou de Casca

Ici, le trou de Brutus

- Que César aimait
- Comme des anges, comme ses fils
- Tous des hommes honorables !

LA FOULE SE RETOURNE CONTRE BRUTUS

- Brutus est
 - un traître !
 - un scélérat !
 - un assassin !



Episode 9

Comment Zoôn est salement amoché par une fan de son club. Comment sa cervelle n'ânonne plus que le mot de Cambronne. Comment Candide Candide retourne au restaurant de Hong Kong Village qui compense les pertes sur le carpaccio en vendant des tuyaux à implanter sous les aisselles. Comment il y retrouve Psalmonella devenue plongeuse. Comment il est à nouveau enfermé en prison. Comment Psalmonella, seule de sa famille à avoir survécu à une infection alimentaire, se rend à Petit New York à l'invitation d'une compagnie de vaccins. Comment elle est remise sur le trottoir. Comment Candide Candide hallucine. Comment son père le libère de l'emprise de Zoôn Zoôn. Comment le fils cloné s'en trouve changé.

Il faut se cacher pour être aimé

Accident

Zoôn me rendait visite tous les jours dans ma cellule. Il était mal en point. Le fanatisme, qui est le phénomène d'adorer avoir des fans, avait perdu le docteur Zoôn. Déjà nobélisé, il avait été assommé par une toute jeune fan de son club, âgée de onze ans. Elle expliqua pour sa défense qu'avant de lui déclarer sa flamme, elle avait voulu vérifier que le Zoôn qui se dressait devant elle avec ses vingt-cinq verges crâniennes plantées haut sur le cuir chevelu était bien de chair et d'os. Elle lui asséna donc un grand coup sur les pénis pré-frontaux, mais les rata et tapa directement sur la fontanelle, sise en haut de la cervelle, que Zoôn avait maintenue artificiellement ouverte pour permettre à son cerveau de grossir à l'aise, toujours plus protubérant, en disant que c'était le sens de l'évolution. Depuis, le Nobel Nobel achoppait sur les rimes en am :

je me damne ad vitam aeternam

pour les femmes les flammes les trams

les encéphalogrammes tout panam et les âmes

des gossips le tam-tam les fins et les entames

l'enflamme de toute came l'infâme et le macadam

*Zidane et l'oncle Sam la palme que nous palpâmes
et là encore je n'ai pas toute la gamme*

imaginez le ramdam

toutes les rimes ad vitam aeternam

*Abraham et l'Islam Notre-Dame et les brahmes
Rotterdam Twickenham de tout ce qui vit le brâme
les quidams et les drames les grammes et les diams
les blâmes et l'amalgame les gendarmes et le slam*

am stram gram colégram

*et là encore je n'ai que les rimes en ame
mon pouvoir ne tient pas sur cent mille télégrammes*

*qui – malheur – sont aphones depuis qu'une madone
malgré sa nuque de none fine fragile et atone
d'un coup de gramophone pesant au moins une tonne
m'a sonné comme personne assommé sur mon trône*

*je me suis ramassé sur les rimes en onne
ma cervelle n'ànonne plus que le mot de Cambronne
ex-number one sine qua non je m'époumonne
panne de neurones en silicone Bill me pardonne*

De gros pingouins mazoutés

À ma sortie de prison, je constatai que mes pires cauchemars étaient devenus réalité. Des tuyaux d'évacuation étaient livrés pour implantation sous les aisselles. Chacun avait sa petite dérivation pour trop-plein. La nourriture à peine absorbée était redirigée vers l'extérieur. Les restaurants qui affichaient "plats à volonté" prospérèrent à nouveau. Ils devinrent vendeurs de tuyaux et faisaient payer le branchement vers le tout-à-l'égoût. Le restaurant de Hong Kong Village ressuscitait. Il compensait les pertes sur le carpaccio, les frites et le cacao. J'engouffrais la viande, la mousse et les patates à l'huile de moteur, jusqu'à explosion, puis, devant la vasque à hauteur de cœur, sans retenue je me soulageais. Je levais le coude. J'ouvrais le robinet. Je vidais mon estomac. Un jour, j'entendis derrière moi une voix : Oh je pourrais avoir le même ? C'était la plongeuse qui m'avait suivi et qui montrait mon appendice artificiel. Elle releva son tee-shirt. Sur son ventre, dessiné à l'intérieur d'un cercle rouge, un tigre rugissait. Elle bondit vers moi. Je me penchai vers le macaron imprimé sous le nombril. En tirant sur la peau pour grossir les lettres, je déchiffrai : *Il faut se cacher pour être aimé*. Continue, c'est bon, dit la plongeuse. Elle se saisit de mon appendice sous-claviculaire en téflon qui me remuait aux tréfonds, et qui, attouché à sa main, me faisait la sentir me sentant de plus en plus rapidement. J'appuyai ; elle accéléra. Nos bouches se rencontrèrent. Nous roulâmes sur le côté, défonçant la porte des toilettes, puis le mur en face, jusqu'à finir notre course dans la piscine de cacao laite que le patron avait remplie, toujours scrupuleux d'amplifier sa promesse de "denrées à volonté". Au sortir du bain, nous ressemblions à de gros pingouins mazoutés.

Retour à la cellule

Soudain, à travers la brèche ouverte dans le mur, je reconnus les agents spéciaux. Une glu couleur châtaigne, à prise rapide, s'échappa de leurs mitraillettes (mon père venait de produire une nouvelle gamme d'armes non létales) et congloméra sans les occire l'huissier et l'avocate à peine pubères qui nous avaient rejoints pour le festin, et qui, sur le point de nous porter secours, se trouvèrent immobilisés. Puis, ils crachèrent la bouillie sur la plongeuse et moi. D'un battement de cils, les journalistes

amis et obèses pressèrent la détente de leur cristallin photoculaire et balancèrent aussitôt les clichés aux confins de l'univers : le regard sidéré des deux petites victimes juste avant l'impact, puis le couple scotché sur place, gangué de croûtes et protubérances brunâtres. Les photos firent le tour de la planète et de sa réplique en un instant. Je fus reconduit à la cellule aux murs aveugles du centre de détention des clones indisciplinés récidivistes.

Psalmonella

Dans le petit paradis du centre de détention, deux formules étaient devenues absolument équivalentes :

incorporé à l'écran, le mur débitait les nouvelles

///

incorporé au mur, l'écran débitait les nouvelles

Toutes les surfaces visibles étaient devenues écraniques, et de l'intérieur de l'écran, les murs projetés (pour faire cellule de prison) diffusaient les nouvelles. Les journalistes menaient l'enquête. L'histoire de la plongeuse s'étalait en 4D. Elle s'appelait Psalmonella. Elle était orpheline. Elle avait été expulsée d'une mégalopole car elle avait été convaincue de piratage sur la toile de jute. Puis, elle avait été ré-importée depuis les rives de Petit Danube où un caïd local l'avait repérée sur une barque. Elle pêchait au filet des croisements de têtards sans queue et de carpes sans arêtes échappées des laboratoires du Dr. Zoôn, dont elle tirait sa nourriture. Ses parents ainsi que ses frères et sœurs étaient morts d'une infection alimentaire. Elle seule avait survécu à l'épidémie, ce qui lui avait valu dans son village le surnom de Psalmonella, comme si seul un poison pouvait survivre à un poison.

Fuck my genes not me

À Petit New York, elle avait d'abord été vendue à une compagnie de vaccins qui cherchait à isoler les anticorps dont elle devait être farcie pour avoir survécu. Elle s'était échappée et avait atterri dans un atelier

de coupage de neurotropes. Là, trop belle pour refuser ce qu'elle avait à donner, surtout quand de bonnes âmes lui offraient Petit Occident sur un plateau clandestin, elle avait été remise sur le trottoir où on lui suggéra de monter son affaire. Ne se dégonflant pas, elle avait écrit sur un mur *Fuck my genes not me*, signé *Modified Psalmonella*. Le mur était celui du restaurant de Hong Kong Village où j'avais mes entrées. Le directeur qui l'avait surprise lui demanda de nettoyer les graffiti et, constatant qu'elle ne rechignait pas à la tâche, l'avait embauchée à la plonge. Elle avait commencé le soir même, jusqu'aux coudes dans l'eau de vaisselle – prenant soin de noyer dans le premier bain le plongeur chef.

Les joues ridées, les bras rouges et écaillés

« Esclavage post-post-moderne » titra *El Nino* sur le réseau qui révéla que Psalmonella était loin de l'âge légal pour travailler. « Trois enfants sauvés de la crise de foie », préféra titrer *Le petit barbare du Nord-Est*. « Le carpaccio était à volonté, mais pas la mousse au chocolat » découvrirent, stupéfaits, au journal de vingt heures, les milliards de visiolâtres et visiotâtres qui purent, les uns, suivre en direct une démonstration de fusil à glu, les autres, patouiller dedans, *ad libitum*. Le lendemain, le directeur de la communication du restaurant frelata l'événement. Il fit courir le bruit que l'opération d'enlèvement par les agents spéciaux avait visé à sauver la clientèle d'une mort par liquéfaction de l'intestin grêle, du fait que Psalmonella, prostituée, les joues ridées, les bras rouges et écaillés, était contagieuse et disséminait des spores infectieux dans les plats de viande crue sujette à des dégradations au niveau moléculaire et transmissibles de l'homme à l'homme, et de l'employée des cuisines au client, qu'il était du devoir des autorités de protéger.

Une mer de plumes

Exténué de jeûne, j'étais la proie de violentes crises d'hallucination. Mon père me dépeçait. Zoôn me rapetissait aux dimensions d'un biberon pour touristes aux étals de Petite Tour Eiffel. Un publicitaire gravait au

chalumeau sur mon dos d'écailles *Yabonronron*. La privation de nourriture me plongeait dans un état tantôt mystique, tantôt de rage froide contre moi-même. Je me jetais la tête contre les murs. J'entendais en voix-off : « C'est pas mal chez toi, surtout la vue ». Dans mon sommeil, je creusais un trou à travers le matelas, d'abord avec un ongle, puis je glissais un doigt, un bras, une épaule, la tête, le torse, les jambes. Je gisais dans une mer de plumes, sous le lit éventré.

Graisses intimes nettoyées au karcher

Un matin, dans ma cellule, je reçus la visite d'une blouse blanche dont la blancheur se confondait avec le mur. De vagues ombres grisâtres dessinaient des yeux, une bouche, un nez et une chevelure pélagique. Je reconnus mon ancien camarade de classe, le Dr. Zoôn, dont je ne doutais pas qu'il fût un Zoôn Zoôn mis en réserve en cas d'accident. Il portait deux tasses et une théière sur un plateau. Il me demanda : Tea pot ou t'i pas mon pote ? Je ne savais s'il m'offrait du thé ou son amitié, ni laquelle des deux accepter ou refuser, ni si la blague ne constituait pas un avertissement. Je le félicitais pour le jeu de mot, lui serrais la main et lui baisais les pieds, puis je pleurais. Il me donna un cachet que je commis l'erreur d'avalier et aussitôt mes larmes s'asséchèrent. Je n'aimais pas cette impression de ne plus pouvoir pleurer. J'étais enclin à m'énerver, quand ZZ m'expliqua qu'il avait des cachets pour toutes les humeurs et qu'il pouvait inhiber tout épanchement — bile, rougeur, crachat, sperme, sueur. Il me parla de la clinique, puis de mon traitement qui devait commencer à l'instant. Il faut que tu maigrisses plus vite, me dit-il. La scène qui suit est épouvantable, trash-trans-humaine, digne des visiolâtries de Petit Hollywood. ZZ appela le vosh gardien de la porte qui, affalé dans un fauteuil, se nettoyait les neurones au visiotâting. Le vosh devenu assistant au ficelage m'attacha sur une table d'examen. Un tuyau sortit du mur. Il fixa de lui-même sa bague sur mon nombril. Le vosh me clôtura les lèvres grâce à un sparadrap de peau de grenouille autobioformé. ZZ m'expliqua : Tu te dégonfleras comme une baudruche. En trente secondes, cent quinze kilos seront évacués dans un bac en plexiglass : cent quinze kilos de graisses intimes nettoyées au karcher. Le bel ouvrage terminé, le tube s'enroulera sur lui-même avec

un ronronnement satisfait de ta chair. Il aura juste prélevé un peu d'anti-radicaux libres au passage, afin d'entretenir ses circuits. Maintenant, tu te tiens sage. Joli cœur, susurra le vosh en caressant le tuyau. Je paniquais à l'idée que dans quelques secondes je n'aurais plus que la peau sur les os, la pulpe des doigts moins épaisse qu'une feuille, lorsque retentit une sirène. ZZ fronça ses sourcils en poil d'amibe. Je reviens, dit-il.

Probation

À travers la porte que ZZ avait mal refermée, des voix me parvenaient : Tu sais bien que des CC comme lui tu en as des centaines, argumentait ZZ. Il suffit de te pencher pour en ramasser à la pelle. Vois-tu, répondait une voix, je me suis attaché à lui, j'ai fini par l'aimer, il me manquerait s'il n'était pas là, je me sentirais seul. Je ne comprends pas ce sentiment débile et préscientifique que tu développes pour lui, dit ZZ. Sans doute, mais je te demande de le bien traiter. Soigne-le. Nourris-le, dit la voix. ZZ revint dans la pièce avec un air maussade. Sa chevelure pélagique avait viré au rouge. Il était sans doute en proie à de violentes émotions débiles et préscientifiques. Il me détacha, puis flanqua un coup de pied au liposuceur intelligent qui se carapata sous la plinthe en grognant. Une dose de glucides, dicta ZZ au vosh devenu gardien des sommeils réparateurs. Une fois ZZ parti, le vosh persiffla en me servant un plat de nouilles. Recommandé aux fugueurs de la réalité, dit-il, à servir dès le retour du sujet au traquenard quotidien de l'Amplificateur de Métaphores. Le vosh gardien vouait une haine tenace à ZZ, sans pouvoir jamais la concrétiser, ce qui le conduisait tout droit au delirium non-violent des impuissances lucides, que certains appellent l'ironie.

L'âge des histoires

J'étais bouleversé. Mon père m'avait libéré parce qu'il s'intéressait à moi, à moi en particulier. Il me traitait autrement qu'un clone parmi des centaines d'autres. Il se fichait que je lui ressemblasse ou pas, que je fusse un bon clone, à la hauteur de ses espérances candides. Il m'aimait pour moi-même-qui-rissole-au-MacDo. C'était une révolution. Ce change-

ment chez lui provoqua aussitôt un changement chez moi : j'en avais assez de me distinguer, de prouver ma différence, de me fatiguer à faire autrement que les autres. J'acceptais mon côté banal et même, contre toute attente, mon côté clone. Si mon père m'aimait pour moi-même, sans condition, je n'avais plus qu'à vivre tel que j'étais, sans acrobatie. Fini l'effort surhumain pour marquer ma volonté. Les conséquences furent nombreuses et immédiates. Je me détendis. Je repris goût à jouer aux cartes sur des cartons dans la rue, à taper dans un ballon sur un terrain vague, à boire un coup avec des amis, à aller au cinéma, à écouter de la musique, à discuter. Je gribouillais encore des graffiti dans le métro ; je m'y prenais de manière moins voyante ; je passais entre les mailles du filet. Contre toute attente, je me creusais, mon visage s'émaciait, je prenais une allure élancée. Je marchais dans les parcs et les rues, le long des anciennes voies ferrées. Je manquais à l'appel de beaucoup de sollicitations. Je manquais le coche de beaucoup d'opportunités. Mais, je ne manquais pas de ce je ne sais quoi, indéfinissable, qui prime, et je dansais autour. Avais-je renoncé à la meilleure part de moi-même, la capacité à me révolter ? Ou parvenais-je, enfin, à dire oui ? Je me disais qu'en 2100, le monde entier dialoguerait avec le monde entier en vue de décisions qui respecteraient la diversité et la sensibilité : ce serait l'âge des histoires pour tous, racontées par tous, à tous.

Episode 10

Comment Psalmonella retrouve Candide Candide et lui offre sa plus belle formule taguée sur son ventre à l'ère des archipels. Quelques phrases préférées de Candide Candide tirées de l'œuvre de grand-papa Voltaire. Comment *la plus grande beauté de chaque île, c'est l'île qui est en face*, détrône toutes ses autres formules préférées. Comment il s'en saisit pour lutter contre le cours du monde monde. Comme il n'arrive pas à finir. Et comment, de fait, ça ne finit pas. Comment, installés dans un pavillon de banlieue, Candide Candide et Psalmonella sont hackés par l'Accélérateur de Métaphores.

L'île d'en face

Comme des boomerangs à la saison des amours

Un jour, dans le restaurant où je prenais racine, j'entendis un feulement derrière moi. Kkkhhhhhhiiiiiiiiiiiiiiiiiii. Je me retournais, terrorisé. C'était la plongeuse. Elle releva son tee-shirt : sur son ventre, dessiné à la manière d'une estampe, serpentait un dragon dont le dos, par endroits, émergeait au-dessus des nuages, saupoudrant un archipel d'îlots au milieu de nappes de brumes. Je me penchai vers le macaron imprimé sous le nombril. En tirant sur la peau pour grossir les lettres, je déchiffrai : *La plus grande beauté de chaque île, c'est l'île qui est en face*. Continue, c'est bon, dit la plongeuse. Je relus plusieurs fois la devise, de gauche à droite et de droite à gauche, en prenant soin de grandir vers le haut et vers le bas une à une les lettres de feu. Je ne connais même pas ton nom, haleta la plongeuse. Je m'appelle Candide Candide et je ne suis le clone de personne. Moi c'est Psalmonella et je ne suis pas un poison, dit la plongeuse. Nos genoux tremblèrent. Nos langues s'emmêlèrent comme des boomerangs à la saison des amours.

La plus grande beauté

La phrase « Nos genoux tremblèrent » est ma préférée de toute l'œuvre de grand-papa, celle qui eut le plus d'impact sur moi parmi mes lectures d'enfance, un jardin secret, un ferment actif, et dans tous les domaines, métaphysique, éthique, pratique, philosophique, pour toute rencontre, amitié, résolution, projet. Elle est celle qui a conduit mon père à l'exil, au chapitre 1 du livre qui porte son nom, où plusieurs autres frissons d'éternité se glissent entre les pages : « Les joues ridées, les bras rouges et écaillés » sont ceux de Cunégonde, chapitre 29 ; « La petite terre rapporta beaucoup » est au chapitre 30, qui accueille aussi la formule « comme des boomerangs à la saison des amours ».

Affreusement

Affreusement, cependant, « Dans un archipel, la plus grande beauté de chaque île, c'est l'île qui est en face » détrôna toutes les autres formules, devint le point focal de ma lutte contre le clonage, une obsession pour flinguer grand-papa Voltaire et son « Il faut cultiver notre jardin » (chapitre 30) dont nous étions les descendants, jusqu'au voshing, les chevelures pélagiques, la concurrence égoïste, les boutures de l'infiniment petit ; un gage de mon incrédulité devant tout voyage touristique, Christophe-Colon-Clonesque-Colonisateur ; une phrase dont j'entrepris d'expliquer le sens inouï, complexe, merveilleux, révolutionnaire – dans des thèses, des contes, de la science fiction, des articles, des morceaux de bravoure, des conférences avec Crapule qui était réapparu dans ma vie et se payait ma tête à chaque fois qu'il pouvait ; un dosage subtil entre ne rien faire, en méditation devant le jardin d'à côté, la rive d'en face, l'immeuble de l'autre côté de la rue, et la vulnérabilité à la société de consommation qui récupéra cette plus belle ode du monde d'un poète des Açores graffée sur le ventre de ma bien-aimée pour en faire une raison de prendre l'avion pour visiter l'île d'en face, ce qui est un contresens absolu, mais d'une force pragmatique non moins absolue, si bien qu'entre deux absolus, je me sens sur une course d'arête ; affreusement, donc, car j'ai le vertige, et il me semble que je n'arriverai pas à finir, je dérape sur les mots qui

s'éloignent pour un tour, puis un autre, et je redeviens boulimique quand j'aurais dû m'arrêter au milieu, avant la fin.

Et de fait ça ne s'arrête pas

Installés dans un pavillon de banlieue tout équipé, domotique, avec éclairage commandé par la voix, arrosage automatique, pain livré tous les matins par le réseau, Psalmonella et moi, toutes les nuits, étions réveillés par une attaque qui bousillait tout. L'Accélérateur de Métaphores n'avait pas dit son dernier mot. Il nous retirait la jouissance de nos prothèses à domicile. Nous étions au lit, et d'un seul coup, dans des explosions, des gerbes, claquaient les ampoules, grillaient les circuits électriques, se délabrait l'appareillage, se calcinaient les piles, craquaient les ondes dans des éclairs. CC53 crachait des flammes que Psalmonella22 tisonnait en talons aiguilles.

PSALMONELLA22. – Tu n'entends pas un bruit?

Ils écoutent.

CC53. – Oui, tu as raison.

Ils écoutent.

PSALMONELLA22. – On dirait une machine agricole.

CC53. – Pas à minuit, Clarice.

Jean ouvre la porte de la chambre. Le son devient plus fort. Soudain, explosion d'une canalisation toute proche. Puis d'une autre. Clarice s'affole. Jean court dans tous les sens. Courts-circuits. De la vapeur sous pression gicle de plusieurs endroits en même temps. Les appareils explosent les uns après les autres. Des éclairs zèbrent l'atmosphère. Des lucioles, plus nombreuses que les étoiles dans la voie lactée, s'allument dans tous les coins et se déplacent bizarrement dans l'air, faisant penser à un passage de contrebande ou un trafic d'organes ou d'êtres humains sur un littoral quelconque.

PSALMONELLA22. – Qu'est-ce que c'est, Jean ? Jean !

CC53 (*chante*).

quand minuit sonne à la pendulette
pendue au mur de la kitchenette
que c'est pa et ma qui l'ont offerte
dans du papier cadeau «Superette»

fuis fuis fuis fuuuuuuis

(*Refrain*)

car c'est l'heure du vampire
de la pompe
qui te pub qui te pompe
la tirelire
la cervelle
et les tripes

car c'est l'heure du vampire
de la pompe
qui te pub qui te pompe
par surprise
qui s'est mis
sous tes draps

PSALMONELLA22 (*chante*).

vérifie si la porte de l'entrée
est fermée verrouillée crochetée
si l'alarme est parée à sonner
sitôt l'intrusion d'un siphonné

fuis fuis fuis fuuuuuuis

(*Refrain*)

On remplace on réfectionne

Pétés, bousillés, va falloir tout remplacer ! L'ordinateur, la panique, la pompe, le cyclique, le grille-pain, les organes, l'ondique, la bibliothèque, le jacousi, les grumeaux, la personnalité, les voshs, la robotique et l'ADRENAHD, Ambiance Décentralisée de RÉfection des Noyaux Amygdaliques et de l'Hippocampe en Direct – qui commandent l'aiguillage de tout dans le cerveau ou quelque chose du genre, plateforme tournante comme un derviche de l'ancien et du nouveau, de l'instinctif, du réflexe et du conscient, de la peur, de la mémoire, et des cellules de lieux et des cellules de grilles, mais je ne suis pas sûr, faudra voir, être plus précis, corriger, on rénove le corps et la maison et remet du fluide dans les circuits, c'est la promesse, c'est le mieux.

Editeur :
l'île d'en face, Olivier Fournout

Collection :
Controverses pour demain

Avec le soutien de :
Matrices d'invention/i3/forccast/idefi

Conception graphique :
Karim Moreau

iledenface@gmail.com

22 mars 2018, pour la 1ere mise en ligne

03

Candide Candide

Controverse sur le transhumanisme

En 2050, CC22 a 22 ans. Il est le 22ème clone de Candide, qui, grâce aux manipulations des nanoparticules et du génome, fait fortune et maîtrise le clonage. Mais CC22 n'est pas à la hauteur des espérances candides de son père. Il se révolte par tous les moyens qu'il peut inventer. Vante l'oisiveté. Contemple. Se lie à Psalmonella. Tourne avec un âne sur les chemins noirs et les zones blanches. Change de mantra tous les jours. Grossit...



l'île d'en face

FUTUR LAB